

LE
MANGEUR DE FER

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'AMBIGU COMIQUE,
le 28 avril 1866.

IMPRIMERIE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN.

31570

1

LE
MANGEUR DE FER

DRAME EN CINQ ACTES, HUIT TABLEAUX

DONT UN PROLOGUE

PAR

ÉDOUARD PLOUVIER



PARIS

NICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 13
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1866

Tous droits réservés

PERSONNAGES

LE DUC HENRI DE BLAMONT-NOVAILLES	MM. FAILLE.
LE MARQUIS OCTAVE DE BLAMONT, son fils.	REGNIER.
EMMANUEL DE KÉRAL.	CASTELLANO.
LE CHEVALIER DE SAINT-SAUVEUR. . .	BERRET.
PHÉNIX PORION.	CLÉMENT-JUST.
M. ROCH.	BOUTIN.
UN OFFICIER DE PAIX.	LAVERGNE.
LÉGER, domestique.	VOLLET.
RALPH, id.	DÉSORMES.
UN HOMME TOUT EN NOIR.	NÉRAULT.
UN HUISSIER.	JULES.
LE CABARETIER DU SOLEIL ROUGE	RICHEZ.
LE PÈRE DE LA MARIÉE	HOSTER.
LE MARIÉ.	PARROT.
UN CHARBONNIER.	GUYOT.
LE GARÇON D'HONNEUR, personnage muet. . .	ALPHONSE.
UN MAÇON. id.	ROUX.
UN MARCHAND D'HABITS . . id.	MORÉAUX.
UN COCHER DE FIACRE. . . id.	REYNIERS.
LA DUCHESSE DE BLAMONT-NOVAILLES.	M ^{mes} ESTHER DAVID.
BLANCHE DE NOVAILLES, sa fille	HEYMANN.
MARIE-DIANE-ÉLISA	ADÈLE PAGE.
COLETTE, sœur de lait de Blanche	ENJALBERT.
LA MÈRE DE LA MARIÉE	CLÉMENTINE.
LA MARIÉE, personnage muet.	FELISKA.
LA DEMOISELLE D'HONNEUR, personnage muet.	HENRIETTE.
INVITÉS DU MARQUIS, GENS DE LA NOCE, CONSOMMATEURS, SOLDATS, AGENTS, VOLEURS, ETC.	

Paris, 1828—1829.

LE

MANGEUR DE FER

PROLOGUE *

PREMIER TABLEAU

La Nuit de Noël

La chambre de la duchesse de Novailles dans l'hôtel des ducs de Blamont-Novailles. C'est une pièce à plafond élevé et à poutres coupées. Dans le pan coupé de gauche et s'avancant jusqu'au second plan, un lit à colonnes auprès duquel il y a une table, et qui, ainsi placé, fait à peu près face au public. Dans le pan coupé de l'autre côté, une haute fenêtre. Entre cette fenêtre et le lit, grande porte ouvrant dans les appartements. — A gauche, au premier plan, une porte plus petite; une porte pareille au deuxième plan. De ce même côté droit, et au premier plan, la cheminée. — Architecture, ornements, meubles, tout est de grand style et de grand luxe.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉGER, seul.

Il finit de tout remettre en place, comme dans une chambre qui vient d'être faite. Les tentures du lit sont écartées et le laissent voir intact. Lampes allumées.

Là!... Maintenant madame la duchesse peut rentrer dans sa chambre. Tout y est rangé si coquettement... que ça donnerait envie d'être malade! (Se ravisant.) Eh bien non! Pas à moi. — Certainement, je voudrais m'appeler madame la duchesse de Blamont-Novailles au lieu de m'appeler « Léger; » être un grand seigneur comme monsieur le duc,

un gentilhomme de la chambre du roi, aller à la cour et porter l'épée!... Certainement, j'aimerais mieux deux cent mille livres de rente, avec un hôtel superbe rue de Varennes à Paris, que mes six cents francs de gages; mais s'il fallait souffrir... comme j'ai vu souffrir madame la duchesse, je dirais non! — Ne faut-il pas me bien porter, d'ailleurs, pour arriver à faire le mariage que je rêve, et avoir le bonheur... d'être heureux! (Parlant à la porte de gauche et s'en approchant toujours plus.) O Mariel le sort j'ai! vous condamne à servir une duchesse, mais pour mon cœur, ô Marie, toi aussi tu es duchesse! et malgré ça j'ose t'aimer et je n'aimerai que toi, je le jure!... (S'arrêtant avec respect.) Oh!... je vous dis « toi » Marie, mais ce n'est qu'en parlant à votre porte; quand vous n'êtes pas chez vous!... Mais je travaille à monter à votre hauteur, moi! je me bourre d'instruction moi! et voilà une grammaire, qu'elle ne me quitte ni jour ni nuit, tenez!... En attendant, patience! espérance! grammaire! amour! (Sur ce mot, il embrasse la porte, mais il s'en éloigne vivement au bruit que fait le duc en entrant par le fond, et il cache son front dans ses mains.)

SCÈNE II

LE DUC, LÉGER.

Le duc, vrai grand seigneur de la restauration, est âgé de cinquante-cinq à soixante ans — il a les airs, le costume, les attentions pour lui-même et la légèreté un peu affectée d'un homme qui ne veut pas vieillir.

LE DUC.

C'est toi, Léger. Pourquoi te caches-tu la figure? C'est une attention dont je te sais gré; mais...

LÉGER.

Que monsieur le duc me pardonne! Mais... c'est que.... dorénavant, je suis décidé à obéir à la grammaire.

LE DUC.

Et à moi donc, maroufle?

LÉGER.

Monsieur le duc sait que je ne lui désobéis jamais! Je réponds à M. le duc qui avait la honte de s'inquiéter de ce que je faisais là, que je repassais ma leçon sur les participes... dont je ne peux pas venir à bout..

LE DUC, qui s'est assis.

Assez!... Madame la duchesse n'est donc pas chez elle?...

LÉGER.

Madame la duchesse est encore dans son oratoire, où elle est entrée tandis qu'on rangeait son appartement.

LE DUC.

Et mademoiselle Marie?

LÉGER.

Elle est avec madame la duchesse.

LE DUC.

A-t-on vu monsieur le chevalier de Saint-Sauveur, ce soir?

LÉGER.

Non, monsieur le duc!... pas plus que monsieur le docteur Gervaut, chez qui je suis allé moi-même trois fois aujourd'hui.

LE DUC.

Eh! c'est bon signe, cette absence! Le docteur aura constaté hier un assez grand bien pour pouvoir se dispenser d'une visite aujourd'hui...

SCÈNE III

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, venant de la droite.

Madame la duchesse va rentrer dans sa chambre... Léger, ranimez le feu.

Léger va à la cheminée.

LE DUC.

Mademoiselle...

MARIE.

Monsieur le duc!

LE DUC.

Cela nous afflige, mademoiselle, de vous voir occupée de soins indignes de vous!... maintenant que nous savons qui vous êtes...

LÉGER, à part, tout étonné.

Qui est-ce qu'elle est donc?

LE DUC, continuant.

Ne pouvez-vous quitter ces occupations-là, et demeurer près de la duchesse... comme... comme une amie?...

MARIE.

Si j'avais l'honneur d'être l'amie de madame la duchesse, ce serait une raison de plus pour moi de veiller à son chevet quand elle souffre, et de lui rendre tous les soins que son

état réclame. Ce n'est donc pas maintenant que je devrais cesser mon... mon service. Quand madame la duchesse sera rétablie, je pourrai accepter l'offre généreuse de mes bienfaiteurs, mais alors seulement ! D'ici là, je désire conserver des fonctions... qui me sont devenues chères !...

LE DUC.

Noble enfant !

LÉGER, à part.

Et comme elle parle !... Pas une faute, j'en suis sûr !

LE DUC, il regarde Marie avec tendresse, et il va lui parler ; mais il s'arrête au bruit que fait Léger qui s'est assis dans la cheminée pour mieux écouter.

Mais il va bien, ce feu ! sors donc de là, imbécile !

LÉGER, à part.

Imbécile !... devant elle !

En se relevant, il se prend les pieds dans les pincettes.

MARIE.

Léger, allez aider à madame la duchesse.

LÉGER.

J'y vais, mademoiselle. (A part.) Qui est-ce donc qu'elle est ?...

Il disparaît.

LE DUC, dès que Léger est sorti.

Marie. (Se reprenant.) Non ! Diane ! chère Diane !

MARIE.

Pardon !... Voici ma maîtresse.

Elle s'élançe au-devant de la duchesse qui paraît à droite, appuyée d'un côté sur Léger et de l'autre sur une fille de chambre. La duchesse est amenée à un grand fauteuil, près de la cheminée, puis Léger et la fille de chambre se retirent. La duchesse tient à la main son mouchoir et son flacon. — On devra remarquer que, par l'effet de l'habitude, elle tient toujours ce flacon et le respire souvent.

SCÈNE IV

LE DUC, LA DUCHESSE, MARIE.

LA DUCHESSE.

Chez moi, monsieur le duc ! On dirait... (Souriant avec bonté.) que vous m'attendiez !

LE DUC.

Mais... oui, Christine, je vous attendais. Je voulais savoir de vous-même comment vous vous trouvez aujourd'hui?

LA DUCHESSE.

Mieux, Henri, bien mieux!

LE DUC.

Ah! voilà une bonne nouvelle!

MARIE, pendant ce qui précède, a tout disposé auprès du lit dont elle a abaissé les rideaux.

Quand madame la duchesse voudra...

LA DUCHESSE.

Merci, ma mignonne! Mais... voulez-vous me permettre de ne pas me mettre au lit si tôt ce soir?

MARIE, avec joie.

Madame la duchesse reprend donc des forces? quel bonheur!

LA DUCHESSE, écoutant.

Chut! (Un silence.) Ça, mais!... sont-ce les oreilles qui me tintent?... Il me semble entendre au loin comme un son de cloches...

MARIE.

Madame ne se trompe pas. C'est demain Noël. Les cloches qu'on entend d'ici sont celles du Gros-Caillou... ou de Saint-Thomas-d'Aquin.

Elle sort par le fond.

SCÈNE V.

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC, faisant un mouvement comme pour rappeler Marie.

Marie!

LA DUCHESSE.

Ah!... Marie ne sera pas longtemps absente, mon ami! Elle est charmante, cette enfant! si charmante que j'en ai été jalouse... Vous vous en souvenez! et que... j'ai eu peur!...

LE DUC.

Aussi avais-je consenti à son départ!...

LA DUCHESSE, sans s'arrêter.

J'ai voulu la garder, moi! car c'est un ange! mais... (Souriant.) Faites que je n'aie plus peur!

LE DUC.

Oh! (Il lui baise la main.) Savez-vous qu'en effet je vous trouve très-bien, ce soir! Le poulx est excellent, les couleurs reviennent, les yeux reprennent cet éclat que j'ai tant aimé... (Se reprenant.) que j'adore! Allons! allons! c'est la convalescence! à la guérison, grande fête ici! avec beaucoup de monde. Vous habillerez Marie... Diane... (appelons-la donc Diane...) et nous la présenterons... Je veux le plus beau bal!...

LA DUCHESSE.

Un bal! une fête!... quand nos enfants sont loin!

LE DUC, réprimant un bâillement.

Où! oui, vous avez raison! Quelle heure est-il donc? ces soirées de décembre sont d'une longueur...

LA DUCHESSE.

Silence donc!... Si je vous entendais!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LÉGER, puis LE CHEVALIER.

LÉGER.

M. le chevalier de Saint-Sauveur vient d'arriver à l'hôtel. Il avait froid et s'est fait servir un doigt de vin d'Espagne. M. le chevalier envoie demander à madame la duchesse si elle veut bien le recevoir?

LA DUCHESSE.

Faites entrer, Léger... (Le rappelant.) Ah!... vous direz à mademoiselle Marie que nous l'attendons. (Léger sort.) Ce pauvre chevalier!... il vous manquait, Henri?

LE DUC.

Je l'avoue: Il m'est agréable. Pourvu qu'on ne lui demande rien, qu'on le comble d'attentions, qu'on ne le dérange jamais!... C'est bien le meilleur des amis!

LE CHEVALIER, entrant.

Ma belle cousine, je mets à vos pieds toutes mes adorations... Encore levée à cette heure! vous êtes sauvée, Dieu soit loué! (Il lui baise la main.) Et vous allez relever de cette maladie, plus belle que jamais!

LA DUCHESSE.

Merci, Hector... Mais prenez un fauteuil... un bon fauteuil!...

LE DUC.

Oui, chevalier, repose-toi. Tu n'en peux plus.

LE CHEVALIER, s'asseyant.

Ah!.. une vie si pleine d'émotions!..

SCÈNE VII

LES MÊMES, LÉGER puis EMMANUEL, puis MARIE.

LÉGER, reparaissant.

Madame la duchesse veut-elle recevoir M. de Kéral?

LE DUC.

N'est-il pas un peu tard?

LA DUCHESSE.

Mais non, Henri! Vous savez que je l'aime, moi, ce jeune homme! Il a été si malheureux! (A Léger.) Faites entrer!

LE DUC.

Pardon!

LA DUCHESSE, continuant.

C'est un ami de nos enfants, d'ailleurs! (Souriant.) Un vieil ami : ils ont eu la même nourrice.

LE CHEVALIER.

Oui! La mère de cette petite Colette que j'ai vue à votre service.

LÉGER, annonçant.

M. de Kéral!

Il va s'occuper du feu.

EMMANUEL, saluant.

Madame la duchesse, monsieur le duc, monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Bonsoir, mon cher avocat.

EMMANUEL, s'avancant.

Je sais déjà que votre santé est meilleure, madame la duchesse : j'en suis bien heureux!

LA DUCHESSE.

Asseyez-vous, mon ami!

LE DUC, reprenant.

On n'a pas même vu le docteur aujourd'hui.

EMMANUEL, souriant.

C'est rassurant.

LE DUC.

Il aura assisté à quelque banquet de médecins...

LE CHEVALIER.

Qui dure encore !

LE DUC.

Ou il se sera marié.

LE CHEVALIER.

Et il aura bien fait, les médecins devraient tous se marier, et avoir beaucoup d'enfants.

LA DUCHESSE, souriant.

Pourquoi donc ?

LE CHEVALIER.

Pour rendre à la population ce qu'ils lui prennent.

Ou rit.

EMMANUEL.

J'ai été retenu au palais assez tard, pour ne pouvoir venir à mon heure habituelle... A-t-on reçu quelque lettre d'Octave ?

LA DUCHESSE, avec tristesse.

Non.

EMMANUEL, continuant.

Et de mademoiselle Blanche ?

LE DUC, bas au chevalier.

C'est à celles-là qu'il tient le plus. (Haut.) Nous n'avons rien reçu ! Mais Octave est un marin, en ce moment peut-être de l'autre côté du monde ; et quant à Blanche...

LA DUCHESSE.

Je sais qu'il y a des couvents, où toute correspondance est interdite à de certains temps de l'année...

LE DUC.

Et Blanche a beau être la petite-nièce de la supérieure du Sacré-Cœur de Grenoble, notre parente ne ferait point fléchir la règle en sa faveur.

LA DUCHESSE.

Oui, je sais, vous m'avez dit tout cela, mais...

MARIE, entrant.

Madame la duchesse m'a fait demander ?

PROLOGUE.

9

LA DUCHESSE.

Entrez, mademoiselle et veuillez vous asseoir !

MARIE.

Mais...

LE DUC.

Nous vous en prions !

MARIE.

Tant de bonté m'accable !

Elle s'assied . non sur sur le fauteuil que l i montrait le duc, mais sur une simple chaise qu'elle va prendre elle-même.

LÉGER, en se retirant, à part.

Assise ici !... oh !

LE CHEVALIER, bas à Emmanuel en lui montrant Marie du regard.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA DUCHESSE, qui a surpris ce regard.

Mon bon chevalier, vous êtes notre parent ; vous, Emmanuel, vous êtes notre ami, il est juste que vous appreniez les premiers ce que tout le monde doit bientôt savoir. La personne que nous avons longtemps appelée simplement Marie, se nomme encore Diane-Elise d'Hauberteuil !

EMMANUEL.

D'Hauberteuil ! je croyais cette famille éteinte.

LE DUC.

Vous en aurez connu le dernier rejeton... A ceux qui douteraient, on pourrait fournir des preuves, des actes authentiques... que j'ai entre les mains.

LE CHEVALIER.

Oh ! qui pourrait douter ?...

LA DUCHESSE.

C'est qu'il y a là une histoire qui ressemble à un roman.

LE DUC.

Celle qui en a été l'héroïne serait bien bonne de nous la redire elle-même, pour monsieur le chevalier et pour monsieur de Kéral !...

LE CHEVALIER.

Nous vous en prions, ma belle demoiselle !

EMMANUEL.

Mademoiselle nous fera ses obligés...

MARIE, après avoir un peu hésité

Ni histoire, ni roman, Messieurs : Une suite d'épreuves que Dieu m'a fait subir !... Je ne suis pas née en France :

mes parents avaient émigré. Après avoir vécu quelque temps à Coblenz, ils étaient allés s'établir à Mayence. Là, aidé par un vieux domestique qui seul l'avait suivi, mon père travaillait pour vivre.

LE DUC, au chevalier.

Et l'on nous dit orgueilleux !

MARIE, s'adressant le plus souvent à Emmanuel.

Il mourut, mon père ! Après dix-huit ans d'exil !... Quelques mois plus tard, ma mère ne mettait au monde, mais, elle aussi, était bien épuisée !... et quand mes yeux s'ouvraient à la vie, les siens se fermaient pour toujours... (Une pause.) Le vieux serviteur qui avait vu mourir mes parents travailla pour moi seule alors, pour m'élever. Quand 1814 arriva, il conçut le projet de me ramener en France. Il avait conservé précieusement les titres, les papiers qui étaient tout l'héritage de l'orpheline ; il espérait retrouver des protecteurs pour elle... nous partîmes... J'avais cinq ans.. Nous fîmes à pied la route de Mayence à Paris, en demandant tout à la charité publique ! (À Emmanuel.) Oui, monsieur, oui ! j'ai mendié mon pain et celui du vieillard qui me montrait au bout du chemin la patrie de ma famille...

LE CHEVALIER.

Pauvre mignonne !

MARIE.

Un soir, sur une hauteur où nous nous arrêtâmes, épuisés de besoin et de fatigue, le vieillard me dit : « Mademoiselle, voilà Paris. » Et comme si son œuvre était faite, il tomba. J'attendais qu'il se relevât, je l'appelais, quand une pauvre femme qui passait me dit... que mon guide était mort. Cette femme me secourut. Elle m'adopta, elle m'aima, et toujours je bénis sa mémoire... pourtant, à quelques années de là, elle faisait de moi... (Plus bas, baissant la tête.) une... une domestique ! (Après un silence pénible.) Ah ! j'ai beaucoup... beaucoup souffert !... mais tout en souffrant, en grandissant, en étudiant pendant les nuits, j'espérais en Dieu... Dieu a béni ma foi : Un jour, il y a dix-huit mois, sa providence m'a amenée ici... (Elle s'arrête, en regardant la duchesse et le duc avec une émotion pleine de reconnaissance, et reprend.) Ah ! Dieu est bon !

LA DUCHESSE.

C'est dans un jour où elle-même était souffrante... (et où pourtant j'avais voulu la congédier... (Souriant.) moi, si cruelle !) que Dieu m'a raconté tout cela.

MARIE, vivement.

Parce que les papiers que j'avais gardés pouvaient confirmer mon récit.

LE DUC.

J'ai vu le roi aujourd'hui; je me proposais de lui confier cette histoire, ne doutant pas de l'intérêt qu'il y eût pris...

LE CHEVALIER.

Et Sa Majesté n'a rien à refuser au duc, mademoiselle !

LA DUCHESSE.

Eh bien ?

LE DUC.

Charles X était soucieux. Il croit voir des nuages à l'horizon. — « Sire, » lui ai-je dit, « n'y regardez pas. » — Mais j'ai dû prendre congé sans avoir vu se dérider le front royal, et en ajournant mon récit.

LE CHEVALIER.

Il faudra trouver pour mademoiselle un beau mariage...

LE DUC.

Et un beau mari ? Toi peut-être ?

LE CHEVALIER.

Non ! mais un homme... comme M. de Kéral.

LE DUC, un peu ironiquement.

Ah !

LE CHEVALIER, sans s'arrêter.

Oui ! oui !... celui qui né gentilhomme mais pauvre, a su souffrir, travailler, vouloir... et qui est déjà un avocat écouté, renommé, presque célèbre, celui-là doit arriver très-haut !

EMMANUEL, se levant.

Chevalier !...

MARIE,

Je remercie monsieur de Saint-Sauveur ; mais je compte ne pas me marier.

Elle s'incline et entre à droite.

LA DUCHESSE, à Emmanuel.

Vous nous quittez donc !... (Il salue.) A bientôt, alors ! à demain !

EMMANUEL.

A demain, madame la duchesse !... (Saluant.) Monsieur le duc... Chevalier !...

LE DUC, à Emmanuel.

Permettez !...

Il prend le bras d'Emmanuel et sort avec lui par le fond.

LE CHEVALIER, à la duchesse.

Belle cousine !...

SCÈNE VIII

LA DUCHESSE, LE CHEVALIER, puis MARIE et LE DUC,
puis LÉGER.

LA DUCHESSE, montrant au chevalier la place restée vide près d'elle.

Vous, Hector, je vous garde... Je veux vous demander un service.

LE CHEVALIER, à part.

A l'heure qu'il est !

LA DUCHESSE.

Si je vous chargeais d'aller me chercher ma fille ?

LE CHEVALIER, bondissant malgré lui.

A Grenoble !

Pendant que ce dialogue continue plus bas, le duc reparait au fond, et Marie rentre par la droite, un livre à la main.

LE DUC, allant à elle et à demi-voix.

Marie ! (Elle fait un mouvement d'effroi.) Chut !... il faut absolument que je vous parle ; cette nuit, vous pourrez sortir de l'hôtel...

MARIE, tremblante.

Encore une fois, monsieur, taisez-vous !...

LE CHEVALIER, à part, en s'écartant un peu de la duchesse.

Mon Dieu ! mon Dieu !... Grenoble !... huit jours en route !

LE DUC, en regardant Marie.

Viendra-t-elle ? (A ce moment, on entend au loin ce cri des snira d'hiver.) « Lanterne magique ! »

Marie, qui était penchée vers la duchesse, se relève en tressaillant.

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous ?

MARIE.

Moi ?... je ne sais pas... rien !...

LE DUC.

Mademoiselle est d'une nature nerveuse, et ce cri dans la nuit...

LE CHEVALIER.

Il n'a rien que d'ordinaire. C'est le cri des montreurs d'ombres chinoises pour tenter les enfants... au coin du feu, l'hiver... (Le même cri se répète, mais plus loin et moins distinct.)
« Lanterne magique. »

LE DUC.

C'est bien mélancolique!

LA DUCHESSE, montrant Marie qui attache sur elle un regard effrayé.

Mais voyez donc, messieurs, comme ces beaux yeux-là me regardent!...

MARIE, tâchant de se remettre.

Oh! pardon!... Madame la duchesse continue-t-elle à se trouver mieux?

LA DUCHESSE.

Oui... pourquoi?

MARIE.

Je voudrais lui demander la permission d'aller entendre la messe de minuit à la chapelle des Missions Étrangères?

LE DUC, joyeux, à part.

Elle consentirait donc...

LA DUCHESSE.

Allez! Mais vous refusez toujours une voiture; au moins, faites-vous escorter.

MARIE.

Je prierai Léger de m'accompagner, merci, madame la duchesse.

Elle entre dans la chambre de gauche.

LÉGER, entrant par le fond, il apporte du bois et paraît très-préoccupé.

La voiture de monsieur est attelée... avec un e muet.

On rit.

LE DUC.

Léger, Léger.. tu finiras mal.

LA DUCHESSE.

Allez attendre mademoiselle Marie, Léger; vous la suivrez.

LÉGER, joyeux.

Moi! je... ah!

Il se contient, s'incline et sort.

LE CHEVALIER, au duc.

Vas-tu me jeter chez moi?

LE DUC.

Tu ne serais pas resté si tard, si tu n'en avais été sûr!...
Dis donc : « Belle cousine » pour la dernière fois d'aujourd'hui, et partons!

LE CHEVALIER.

Belle cousine...

LA DUCHESSE, l'interrompant.

A demain matin donc, Hector. (Appuyant.) Mais de bonne heure!

LE CHEVALIER, à part, entre ses dents.

De bonne heure! O ciel! (Haut.) Belle cousine, comptez sur moi!

LE DUC, comme pressé de partir et après un regard jeté vers la chambre de gauche.

A demain, Christine! Bonne nuit!

LA DUCHESSE.

Merci, Henri, à demain!

Comme le duc et le chevalier sortent par le fond, Marie rentre par la gauche, une pelisse sur son bras, un chapeau à la main.

SCÈNE IX

LA DUCHESSE, MARIE.

LA DUCHESSE.

Votre bras, Diane : puisque, comme une reine, j'ai, pour me mettre au lit, la meilleure noblesse! (Aidée par Marie elle se dirige vers le lit, derrière lequel elles disparaissent toutes deux. En cet instant, au loin, les cloches recommencent à tinter, la duchesse reprend.) Ah! les cloches! Noël! La messe de minuit! Tout cela parle du passé! (Les rideaux se relèvent, on voit la duchesse couchée à moitié, le coude sur l'oreiller; le menton sur sa main, Marie est revenue sur le devant et s'est arrêtée, immobile, au pied du lit.) Ai-je là tout ce qu'il me faut pour écrire?... oui! Ah! mon flacon! (Marie va le chercher sur le fauteuil où il est resté.) Merci! Mais comme vous me regardez encore ma mignonne?... N'oubliez pas l'heure...

MARIE, secouant ses idées et allant reprendre sa pelisse et son voile.

Madame la duchesse ne désire plus rien ?...

LA DUCHESSE.

Si. (Marie revient précipitamment vers le lit. La duchesse reprend d'une voix triste et douce.) Priez pour moi, mon enfant !

MARIE, lui baisant la main.

Ah ! madame !...

LA DUCHESSE, avec bonté.

Allez !

Marie sort par le fond, lentement, à reculons, regardant toujours la duchesse, qui la suit des yeux en souriant.

SCÈNE X

LA DUCHESSE, puis UN MÉDECIN.

LA DUCHESSE, seule écoutant le roulement d'une voiture qui sort de l'hôtel.

Voilà le duc parti... — Comme il m'a encore laissée, ce soir !... Ah ! mes enfants ! mes enfants !... Quand j'ai tant besoin de vos caresses, pourquoi êtes-vous si loin !... Mon parti est pris. Si demain l'indolence du chevalier lui suggère un prétexte pour me refuser, comme je ne puis envoyer Emmanuel chercher ma fille, je l'enverrai lui porter une lettre... qu'elle recevra alors, j'en serai sûre. Chère Blanche !... Ecrivons-lui toujours. (Après avoir plusieurs fois respiré son flacon, comme elle le fait souvent, elle prend sur la table un buvard qu'elle place sur ses genoux, et commence à écrire.) « Ma Blanche bien-aimée, je t'ai écrit plusieurs fois, et tu ne m'as pas répondu ; je t'ai prié d'accourir et tu n'es pas venue. Quel chagrin pour toi, cependant, si un jour tu revenais trop tard... »

UNE VOIX, au dehors.

Bien ! bien ! merci !

LA DUCHESSE, étonnée.

Quelqu'un ! Une voix que je ne connais pas !

UN VIEUX MÉDECIN, entrant par le fond, lunettes d'or, cravate blanche, l'air respectable, un grand fond d'indifférence pour les choses dont il parle.

Je demande pardon à madame la duchesse. Je lui suis envoyé par le docteur Gervaut, mon honorable confrère... (Regardant autour de lui.) Comment, personne auprès de vous, madame !

LA DUCHESSE.

Mais, monsieur...

LE MÉDECIN.

Ma brusque entrée doit vous surprendre, madame la duchesse : j'aurais dû vous être annoncé. Mais en ce moment, les gens de l'hôtel sont réunis et absorbés par... par une manière de réveillon, avant la messe, ou... sans la messe ; et je crois que parmi eux il n'y a déjà plus personne de présentable ! Je vous les dénonce, madame, ce sont des coquins.

LA DUCHESSE.

Monsieur...

LE MÉDECIN, continuant.

Le suisse qui m'avait ouvert la porte à grand'peine au nom du docteur Gervaut, m'a amené... (Montrant le fond.) jusqu'à ce salon. Je l'ai renvoyé, ne voulant pas qu'il fût vu de madame la duchesse dans un état...

LA DUCHESSE.

Enfin, monsieur ?

LE MÉDECIN.

Je remplis le message dont Gervaut m'a chargé, en venant ici offrir ses excuses et prendre des nouvelles...

LA DUCHESSE.

Puisque vous êtes médecin, monsieur, vous devez voir que je suis assez bien en ce moment.

LE MÉDECIN.

En effet... Gervaut a été mandé ce matin près d'un malade qu'il n'a pu quitter depuis... Un danger mortel !... Ce soir, j'ai moi-même été appelé en consultation chez ce malade... Et c'est là que Gervaut m'a confié ses regrets au sujet de sa noble cliente, bien qu'elle fût, m'a-t-il dit, en voie de guérison...

LA DUCHESSE.

Le docteur Gervaut est excusé. Vous, monsieur, je vous remercie.

LE MÉDECIN.

Je devais aussi savoir quelle avait été la journée, aviser aux prescriptions de détail. Mais que madame la duchesse se rassure, je ne vois rien à lui prescrire, absolument rien... (Il lui tâte le pouls.) Non !... pas de fièvre !... (S'approchant de la table.) Qu'est-ce qu'il fait boire, mon confrère ?... (Regardant à peine.) Bien. C'est bien ! (Prenant le flacon de la duchesse sur la table.) Et là-dedans, qu'y a-t-il ? quelque chose d'innoffensif, j'espère !

LA DUCHESSE.

Un sel, que le docteur me permet.

LE MÉDECIN, remettant le flacon là où il l'a pris.

Je connais... Bien ! je n'ai pas un mot à dire... (Mais pendant la réponse de la duchesse, il a substitué à son flacon un autre flacon exactement semblable, et c'est celui-ci qu'il vient de rendre. La duchesse le respire par habitude aussitôt. Le médecin reprend en s'en allant.) Dès demain, madame, vous reverrez votre docteur ordinaire, et il se remettra à l'achèvement d'une cure... à peu près terminée...

LA DUCHESSE, en qui se manifeste déjà un certain changement..

Voulez-vous que je sonne... pour qu'on vous reconduise ?..

LE MÉDECIN.

Non, madame la duchesse, ne sonnez pas, je vous en prie ! (souriant.) Je ne crois pas que vos gens entendent, d'ailleurs!... Je saurai retrouver mon chemin.

Il salue profondément et sort.

SCÈNE XI

LA DUCHESSE seule, puis PHÉNIX.

LA DUCHESSE, seule.

Il m'a fatiguée, ce médecin ! (Elle respire le flacon.) Reprenons ma lettre. (Écrivant.) « Peut-être ne t'appellerais-je pas... » (S'interrompant.) Qu'ai-je donc, moi ?... (Elle respire son flacon à plusieurs reprises.) On dirait que le sommeil m'accable... (Avec effort.) Mais je n'y céderai pas ! Il faut que j'achève... (Se remettant à écrire.) « Peut-être ne t'appellerais-je pas avec cet ardent désir... ma Blanche ! si le cœur d'une mère pouvait être satisfait par d'autres enfants que les siens. Ici, veillant près de moi, il y a un ange : Diane d'Hauberteuil. Elle m'aime : tu l'aimeras, et un jour, Octave et toi, je veux vous entendre l'appeler votre sœur ! » (S'arrêtant ou frissonnant, à elle-même.) Non!... quand elle m'a regardée, là, tout à l'heure, cette fille, elle m'a fait peur... encore ! Elle m'a fait peur ! (Écrivant rapidement.) « Non ! non ! Défilez-vous... » (S'arrêtant encore.) Comment!... je ne vaincrai pas ce sommeil de plomb!... je ne... je... (Elle respire encore le flacon, puis sa main endormie le laisse glisser à terre, et ses yeux se referment appesantis. — Au bruit de la chute du flacon sur le tapis, le médecin reparait au fond. Il avance d'abord la tête avec précaution, puis il approche, et, se motant à plat-ventre, il rampe jusque devant le lit. — Là, il ramasse le flacon tombé, et remet à la place celui de la duchesse. — Ensuite, rampant toujours, il gagne la porte de la chambre de Mario. Là, il se redresse,

et les yeux fixés sur le lit d'où la duchesse ne peut le voir, il attend. L'heure sonne à la pendule de la cheminée. La duchesse à ce bruit, se remet sur son séant.) Ah! je ne pourrai donc pas achever! Si! (Ecrivant tout en répétant d'un air bagard ce qu'elle dit.) « Ma fille, ma chère fille!... » (s'arrêtant.) Ah! ce sommeil!... Octave! Blanche! mes enfants!... (Dans un effort suprême.) Ô mon Dieu, protégez... O mon Dieu, je vous confie... (En se renversant et avec un soupir grave.) Ah!!!

Le médecin seurt, ôte ses lunettes et s'essuie le front avec son mouchoir, après un dernier regard à la duchesse il disparaît. Les cloches sonnent encore doucement. Le rideau baisse.

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

Le Retour des enfants.

La chambre de la duchesse. — Les meubles ont été déplacés. Il y a quelques traces de désordre. Les rideaux du lit sont abaissés.

SCÈNE PREMIÈRE

OCTAVE, BLANCHE.

La scène est vide quand le rideau se lève ; quand il est levé, Octave paraît, ouvrant la porte du fond. Il porte le costume de lieutenant de marine.

OCTAVE.

M'y voici ! (S'avançant avec précaution.) C'est moi, chère mère, c'est moi !

BLANCHE, ouvrant la porte du fond, et appelant à voix basse.

Octave !

OCTAVE, se retournant vivement.

Ma sœur ! (Allant à elle et l'embrassant.) C'est toi !

BLANCHE, avec effusion.

Octave !

OCTAVE.

J'arrive, Blanche ! et je voulais...

BLANCHE.

Surprendre notre mère, n'est-ce pas ? pour le jour de l'an ! Moi aussi, tu vois !... (S'approchant du lit.) Mère !

OCTAVE, la retenant.

Chut ! tu vois bien qu'elle dort encore... Elle nous aurait déjà dans ses bras si elle ne dormait pas !... Tu as donc quitté ton couvent, Blanche ?

BLANCHE.

Oui. Je ne sais quoi d'explicable me rappelait. Il y a huit jours, notre grand'tante la supérieure m'a accordé un congé, et confiée à la garde d'une bonne sœur qui venait à Paris. Tout à l'heure, la voiture que nous avions prise en arrivant longeait les murs du jardin de l'hôtel lorsque j'ai vu s'ouvrir la petite porte, et quelqu'un entrer, que j'ai reconnu pour mon frère. J'ai fait arrêter... quel bonheur! dans la précipitation tu l'avais mal refermée, cette porte. Tandis que ma compagne entra par la rue de Varennes, je marchais sur les pas dans le jardin, moi; je voulais gagner cette chambre...

OCTAVE.

La même idée que moi!...

BLANCHE.

Et j'ai eu l'heureuse chance de ne rencontrer personne. (Parlant au lit.) O mère chérie! (A Octave.) Quel doux réveil nous allons lui donner!

OCTAVE.

« Les belles étrennes que vous m'offrez là, » va-t-elle dire!...

BLANCHE.

Ah! je n'y tiens plus, moi!... (Appelant.) Ma mère! (Après un silence.) Elle dort toujours! (D'un autre ton.) Octave?

OCTAVE.

Blanche?

BLANCHE.

J'ai... j'ai peur, j'ai froid...

OCTAVE, ironblé lui-même.

Froid! .. mais... mais oui, tu dois avoir froid... (Regardant dans la chambre.) Pas de feu!... Pourquoi pas de feu?

BLANCHE, après encore un instant d'attente et d'hésitation. Criant.

Ma mère!... (Écartant les rideaux et poussant un grand cri.) Le lit est vide!...

OCTAVE, revenant d'un bond.

Vide!... Eh bien! c'est que... notre mère est sortie!... Elle sera allée faire une promenade du matin...

BLANCHE, le regard fixe.

Le premier janvier?...

OCTAVE.

Ou bien... elle est en voyage... ou bien...

BLANCHE.

Non, non !... ce n'est pas cela ! j'ai le cœur trop oppressé !...
Octave, j'ai peur !... Octave, le malheur est ici !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DUC, puis LÉGER.

LE DUC, paraissant à la porte de l'oratoire.

Ma fille !... Octave !... mes enfants !... (Octave et Blanche courent se jeter dans ses bras.)

BLANCHE, avec égarement, en prenant le duc par les poignets,
l'embrassant encore et lui baisant aussi les mains.

Mon père, c'est vous ! nous voilà !... Embrassez-nous !...
Encore !... encore !... (Brusquement.) Où est ma mère ?

LE DUC

Mon Dieu ! mon Dieu !

OCTAVE, effrayé.

Mon père !

BLANCHE.

Ah !... ma mère est morte.

LE DUC.

Oui, mes enfants ; nous avons tout perdu !

Nouveaux embrassements pleins de sanglots, puis un silence.

OCTAVE, brisé, d'une voix étouffée.

Mais quand donc ?...

LE DUC.

Il y a... sept jours. C'est dans la nuit de Noël qu'elle a
expiré, je vous l'ai écrit aussitôt, Blanche !

Geste douloureux de celle-ci.

OCTAVE.

La maladie qui l'a tuée ?...

LE DUC.

Une hypertrophie du cœur.

BLANCHE.

Comment ne nous l'a-t-on pas écrit ?

LE DUC.

Votre mère ne l'a pas voulu, d'abord, pour ne vous inquiéter ni l'un ni l'autre... Plus tard, la maladie s'étant aggravée, elle a désiré vous revoir, et elle vous a écrit elle-même.

BLANCHE.

Je n'ai rien reçu qui me dit...

OCTAVE.

Ni moi.

BLANCHE.

Combien y a-t-il donc, mon père, que ma dernière lettre vous est parvenue?

LE DUC.

Trois mois.

BLANCHE.

Mais j'ai écrit il y a trois semaines!

OCTAVE.

Et moi, il n'y a guère plus de temps!

LE DUC.

Vos lettres ne nous sont pas arrivées.

OCTAVE.

C'est étrange!

BLANCHE, dont les regards sont retournés au lit de la duchesse, après un silence douloureux et parlant dans ses larmes.

Et nous ne l'avons pas embrassée une dernière fois!... Elle ne nous a pas bénis! ce n'est pas nous qui l'avons veillée pendant la nuit funèbre!... (Brusquement au duc.) Qui donc?

LE DUC.

Votre ami Emmanuel de Kéral, et Colette qu'on a envoyé chercher. La force avait manqué à Diane... la pauvre enfant!

BLANCHE.

Colette n'est donc plus ici?

LE DUC.

Non.

BLANCHE.

Mais cette Diane dont vous parlez...?

LE DUC.

Diane d'Hauberteuil est une orpheline de grand nom,

que les rigueurs du sort aient réduite à la condition de...
dame de compagnie. Elle a soigné la duchesse avec un
grand dévouement!...

OCTAVE.

Nous la remercierons... Elle est toujours dans l'hôtel?

LE DUC.

Non! je l'ai moi-même priée d'aller reprendre possession
d'un bien de sa famille, que j'ai retrouvé.

BLANCHE.

Où cela?...

LE DUC, hésitant un peu.

A l'entrée d'Auteuil.

Blanche devient pensive.

OCTAVE.

Qui notre mère a-t-elle vu, le jour de sa mort?

LE DUC.

Saint-Sauveur... et M. de Kéral.

OCTAVE.

Et le docteur Gervaut!

LE DUC.

Non, il était venu la veille, mais personne ne l'a vu depuis. Gervaut a disparu.

BLANCHE.

Disparu!

OCTAVE, étonné.

Vraiment?

BLANCHE, qui a redressé la tête et écouté ce qui précède avec une
attention croissante, se levant brusquement.

Mon père!

LE DUC.

Blanche!

OCTAVE.

Qu'as-tu?

BLANCHE.

Rien. (A elle-même.) Une idée horrible vient de passer en
moi!

Elle va sonner à la cheminée.

OCTAVE.

Qu'a-t-elle dit pour nous en mourant?...

LE DUC.

Je ne sais...

OCTAVE.

Vous ne savez !

LE DUC, d'une voix altérée.

Non... Je n'étais pas là quand elle a rendu son âme à Dieu.

BLANCHE.

Vous n'étiez pas là, mon père !...

LÉGER, qui vient de paraître, reconnaissant Octave et Blanche, à part.

Ah !... Pauvres enfants !

BLANCHE, va à lui, lui parle bas et revient.

Léger va exécuter mes ordres. Nos amis seront ici tout à l'heure.

LE DUC.

Pourquoi ces ordres ? Que vous reste-t-il donc à apprendre ?

BLANCHE.

Monsieur le duc... (Elle s'arrête, puis reprend.) Il y a dans le malheur qui nous frappe, des choses inexplicables..

LE DUC.

Que voulez-vous dire ?

BLANCHE.

Si notre mère... (S'arrêtant encore.) J'ose à peine achever ma pensée ! (Avec effort.) Si notre mère n'était pas morte... d'une mort naturelle ?...

OCTAVE, bondissant.

Oh ! impossible !... impossible !... Et pourtant... (S'animant à cette idée.) Dieu puissant, si c'était vrai ! O ma mère, ma mère ! si c'était vrai !!!

LE DUC, comme retrouvant la parole.

Taisez-vous ! taisez-vous ! Chez moi, chez la mère de mes enfants ! ma vigilance endormie aurait laissé entrer le crimel...

BLANCHE.

Ah ! pardon ! Mais...

LE DUC.

Assez ! vous faites injure à votre père. Et vous m'obligez à me retirer.

Il se dirige vers l'oratoire.

OCTAVE, le suivant.

Mais mon père...

LE DUC.

Assez! vous dis-je!

Octave sort après lui.

SCÈNE III

BLANCHE seule.

Elle a fait un mouvement pour suivre aussi le duc, mais elle semble retenue auprès du lit où ses yeux reviennent toujours se fixer, après un silence.

Je croyais tout à l'heure que mes larmes ne s'arrêteraient plus... et depuis que cette idée horrible m'a saisie, il me semble que je ne pourrai plus jamais pleurer!

Les coudes appuyés sur le bord du lit et le front sur ses mains, elle reste accablée.

SCÈNE IV

BLANCHE, COLETTE.

COLETTE, en entrant par le fond, elle vient vivement à Blanche, lui écarte la main des yeux et l'embrasse à plusieurs reprises, en disant.

Ma Blanche! ma fille! ma chérie!

BLANCHE.

Toi, Colette!

COLETTE.

Oui, mais n' dis rien! Vous n' pouvez pas avoir le cœur à parler, toi, ma fille! taisez-vous! je suis vot' Colette, oui! ta sœur de lait, vot' amie d'enfance!

BLANCHE.

Tu avais donc quitté ma mère!

COLETTE.

Eh! oui!... j' suis mauvaise, moi! Mais n' dis rien! n' faites qu'écouter, ma Blanche... parce que d' m'entendre un peu dire, ça apaisera p'têtr' un moment ton chagrin... (S'arrêtant et pleurant.) Quel chagrin, ma fille! quel malheur!... Ah! mon Dieu! quel malheur!... tiens! voilà son mouchoir, le dernier qu'elle a tenu dans ses mains... je l'ai gardé pour toi... (Blanche embrasse le mouchoir. Colette reprend après avoir essuyé ses

larmes.) Moi, telle vous m'avez connue, telle je suis restée : Jalouse, emportée, têtue, volontaire... et... jalouse Et quand j'ai vu ici mademoiselle Marie... mademoiselle Diane si on veut : aimée plus que moi en un rien de temps, et qu'on lui donnait ma chambre. . là... (Elle montre la gauche.) J'ai fait un coup de ma tête, j'ai quitté madame la duchesse et M. le duc, ouï ! et l'hôtel et Léger... tout ! et j'ai été servir notre frère de lait.

BLANCHE, tressaillant.

M. de Kéral!... Il va venir, n'est-ce pas?

COLETTE.

Il vient.

BLANCHE.

Mais me voilà : Tu vas la reprendre ta chambre.

COLETTE.

Pardif!... (S'arrêtant et écoutant.) Ah! je l'entends, mon maître!

SCÈNE V

LES MÊMES, EMMANUEL ET OCTAVE, ils se tiennent

encore les mains.

EMMANUEL.

Mademoiselle!

Blanche va à lui, ils se regardent avec affection, puis leurs yeux se tournent en même temps vers le lit et l'émotion leur ôte la voix. Octave et Colette sont allés l'un à l'autre, et Octave a embrassé Colette sur le front.

COLETTE, en regardant Emmanuel et Blanche.

Pauvres enfants! j'y étais, moi, quand un jour... voilà longtemps! madame la duchesse...

OCTAVE, continuant.

Oui, oui, je m'en souviens. Nous étions là... comme aujourd'hui. Emmanuel était triste, le pauvre orphelin!...

COLETTE, reprenant.

Madame la duchesse l'attira à elle, l'embrassa, et, tout en regardant Blanche elle dit à M. de Kéral.

EMMANUEL, achevant.

« Emmanuel, je serai votre mère. » (Un silence.) Et me voilà orphelin encore une fois, et... (L'émotion lui ôte encore la voix; puis, domptant cette émotion et venant à Blanche.) Mais que me disait donc Octave! vous avez pensé que la mort que nous pleurons avait peut-être été le résultat d'un crime...

BLANCHE, vivement.

Je ne le pense plus, mon ami; non! je me repens de l'avoir pensé.

COLETTE.

Qu'est-ce que j'entends, mon Dieu!...

OCTAVE.

Je ne crois pas, d'ailleurs, que Blanche eût pu porter des soupçons sur personne!

EMMANUEL.

Des soupçons!... sur qui, grand Dieu?..

LÉGER, annonçant

Mademoiselle d'Hauberteuil!...

BLANCHE, à ce nom, elle tressaille involontairement, puis elle dit
à part.

Je vais la voir!...

OCTAVE.

Fais entrer, Léger.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DIANE.

Elle est en grand deuil. En entrant par le fond, elle salue avec une révérence respectueuse sans lever les yeux sur personne. Blanche à sa vue a fait un mouvement involontaire, et s'écartant un peu, elle ne détache plus ses yeux ardents de mademoiselle d'Hauberteuil. Celle-ci, plint sous son émotion, s'est arrêtée un court instant, mais rassemblant toutes ses forces, elle va droit au lit, tombe à genoux devant... et pleure.

OCTAVE, bas à Blanche.

Ce n'est pas cette jeune fille que tu aurais soupçonnée, n'est-ce pas?... regarde-la donc!

EMMANUEL, de l'autre côté de Blanche et parlant bas, lui aussi.

L'accusation eût été terrible!... Et pour moi, c'est un devoir plus sacré encore de protéger un innocent que de venger une victime!...

OCTAVE, à tous deux, en montrant Diane.

Laissez-moi avec elle.

BLANCHE, dans un grand trouble à elle-même.

Cette piété,... cette douleur!... j'étais folle!

EMMANUEL.

Pourrais-je voir M. le duc?

Octave lui montre l'oratoire : il y entre.

BLANCHE, en regardant toujours Diane prosternée, se dirige aussi vers l'oratoire. S'arrêtant là, à elle-même, avant de disparaître.

J'aurais pourtant voulu la regarder en face!

Elle disparaît. Léger est sorti par le fond suivi de Colette.

SCÈNE VII

OCTAVE, DIANE.

DIANE, se relevant, essuyant ses yeux et regardant autour d'elle.

J'avais cru voir mademoiselle de Novailles?

OCTAVE.

Ma sœur n'a pas voulu troubler votre... votre prière.

DIANE, très-doucement et après avoir longuement regardé Octave.

C'est donc monsieur le marquis Octave de Blamont que...

OCTAVE.

Qui a l'honneur de vous recevoir, mademoiselle.

DIANE.

Vous voyez, monsieur le marquis, que je suis venue bien vite, (toute surprise que M. le duc, qui, sent, connaissait ma retraite l'eût révélée.) M'est-il permis de demander pourquoi je suis venue?

OCTAVE.

Ma sœur et moi, nous avons à remercier mademoiselle d'Hauberteuil...

DIANE.

Si la volonté de Dieu eût toujours maintenu mademoiselle d'Hauberteuil à son rang, je crois, monsieur, qu'ayant à la remercier, vous lui auriez fait l'honneur d'une visite.

OCTAVE.

Mademoiselle!... (A part.) Cette fierté!... (Comme involontairement.) Elle est bien belle!

DIANE.

Mais comment celle qu'on a nommée ici « Marie » tout simplement, ne serait-elle pas accourue au premier désir des enfants de ses bienfaiteurs!

OCTAVE.

J'aurais dû aller à vous, mademoiselle, je le reconnais : mais ma sœur et moi, nous venons d'arriver ;... et un si grand malheur nous attendait...

Il se détourne en portant la main à ses yeux.

DIANE, doucement.

Oh ! vous pouvez pleurer devant moi, monsieur !... j'ai perdu autant que vous !

OCTAVE, tâchant de se remordre et offrant à Diane un siège où elle s'assoit.

La duchesse de Novailles vous aimait beaucoup, mademoiselle ?

DIANE.

Elle m'a souvent appelée sa fille.

OCTAVE.

Et vous l'aimiez ?

DIANE.

Comme j'aurais aimé la mienne... que je n'ai pas connue.

OCTAVE.

Vous quittiez rarement la duchesse ?

DIANE.

Jamais.

OCTAVE.

Mais alors... (S'arrêtant.) Oh ! pardon !...

DIANE.

Parlez, parlez, monsieur.

OCTAVE.

Où étiez-vous la nuit... de sa mort ?

DIANE.

Ah ! monsieur ! Vous réveillez d'un mot un remords cruel ! La seule nuit que je n'eusse point passée tout entière dans cette chambre... depuis tant de nuits ! — Ah ! tenez, il me semble que ma bienfaitrice vivrait encore si j'étais restée ici ! — Cette nuit de Noël, monsieur, j'étais à l'église. (Les yeux au ciel.) Je priais.

OCTAVE, à part, en la regardant avec un respect involontaire.

Mais on dirait une sainte !... (Haut après avoir hésité.) Mademoiselle, est-ce que... Est-ce que l'idée ne vous est jamais venue que... que la duchesse aurait pu mourir victime d'un meurtre ?...

DIANE, se levant.

Oh ! (La stupéfaction lui ôte un instant la voix.) Oh ! monsieur !

Qu'avez-vous dit là !... Qui donc aurait eu le moindre intérêt à la mort de la duchesse ? quand tout le monde ! (Appuyant) : Tout le monde ! avait tant d'intérêt à sa vie !... (S'arrêtant et regardant Octave bien en face.) Qui donc soupçonneriez-vous ?

OCTAVE.

Moi?... je... je ne sais...

DIANE.

Mais il faudrait le savoir monsieur ! et s'il y avait eu un meurtre, Ah !... vous n'auriez pas d'auxiliaire plus dévoué que moi pour le venger avec vous !

OCTAVE, entraîné.

N'est-ce pas !

DIANE, continuant, et avec force, la main tendue vers le lit.

Je le jure ! Mais... non, oh ! non !... Nous n'avons à soupçonner personne ; c'est bien assez, mon Dieu ! d'avoir à pleurer toujours !

OCTAVE, à part, en la regardant.

J'aurais voulu que Blanche l'entendit !

DIANE, continuant, d'une voix qui peu à peu devient presque tendre.

Car nous pleurerons toujours, votre sœur et moi !... Vous jeune, brave, noble vous serez bien vite aimé ; une famille nouvelle remplacera pour vous la famille qui tombe... Qui donc ne l'aimerait pas, celui dont la duchesse parlait avec tant d'admiration dans sa tendresse !...

OCTAVE.

Parlez de ma mère !

DIANE.

Vous ne répondiez pas à ses lettres : c'était mal. Elle continuait pourtant de vous écrire ! La nuit même de sa mort, elle avait commencé... (S'arrêtant et reprenant vivement.) Mais on n'a pas dû y toucher, à cette lettre !... (Allant à la table qui est près du lit, ouvrant le buvard sur lequel la duchesse a écrit) Oui ! la voici ! (Elle passe à Octave la lettre commencée.)

OCTAVE, la regardant et l'ouvrant avec émotion.

Ma mère a écrit cela !

DIANE.

Je vous laisse, monsieur le marquis, je vous laisse avec... (Doucement, en montrant la lettre.) Avec elle !

LÉGER, entrant

Monsieur de Saint-Sauveur est arrivé. Dois-je avertir monsieur le duc, mademoiselle, monsieur de Kéral ?...

OCTAVE.

Sans doute, il faut les avertir...

Léger sort en regardant Diane avec admiration.

DIANE, qui a écouté.

Pardon ! la chambre que j'ai occupée ici... (Montrant la gauche.) a été pour moi un asile ! Voulez-vous permettre que je la voie encore une fois.

OCTAVE.

Ah !... mademoiselle !

DIANE.

Merci !

Elle entre à gauche.

SCÈNE VIII

OCTAVE, seul.

(Après avoir snivi Diane des yeux, il revient à la lettre.) C'est, à Blanche qu'elle écrivait. (Il lit des yeux les premières lignes, puis s'arrête, regarde encore la porte par laquelle Diane est sortie et lit haut.) « Ici veillant près de moi ; il y a un ange : Diane d'Hauberteuil. Elle m'aime... tu l'aimeras, et un jour, Octave et toi, je veux vous entendre l'appeler votre sœur... » (Regardant encore du côté où Diane a disparu). Notre sœur ! Ma mère a écrit cela !

SCÈNE IX

OCTAVE, EMMANUEL, puis BLANCHE, puis LE CHEVALIER, puis LÉGER.

EMMANUEL, reparaissant à droite.

Monsieur le duc va se rendre ici.

BLANCHE, entrant ensuite.

Mademoiselle d'Hauberteuil serait-elle déjà reparti ?

OCTAVE, montrant la gauche.

Elle est là.

LE CHEVALIER, venant du fond.

Mes enfants ! Vous voilà donc, mes pauvres chers enfants !... Blanche ! (Il l'embrasse.) Octave ! mon ami !... (Il l'embrasse.) Courage, mes enfants ! Il faut du courage, beaucoup de courage !... Moi je n'en ai pas !....

OCTAVE, l'arrêtant.

Chevalier, nous avons désiré, ma sœur et moi...

LE CHEVALIER, montrant Blanche à Emmanuel.

Je lui trouve des traits de sa mère! Pauvre cousine! Une si charmante femme!... Et le duc! un homme si gai!... Il vit, du moins, lui!... La mort!... c'est terrible!... moi, cet événement-là m'a fait un effet...

EMMANUEL, l'arrêtant.

Chevalier, nos amis ont désiré vous voir. Ils ont fait appeler mademoiselle d'Hauberteuil. Ils m'ont demandé moi-même, et nous attendons M. le duc...

LE CHEVALIER.

C'est un conseil que vous réunissez...

EMMANUEL.

Pour recueillir toutes les lumières possibles sur la mort de madame la duchesse...

LE CHEVALIER.

Et à quoi bon, grands dieux!...

BLANCHE.

A quoi bon, monsieur le chevalier?... Comment! cette mort survenue en une nuit, quand le soir même on croyait notre mère sauvée! Cela vous semble tout simple?

LE CHEVALIER.

Eh! mon Dieu...

BLANCHE.

La duchesse ne recevait plus nos lettres, les siennes ne nous parvenaient plus!...

OCTAVE.

La veille de la mort, on avait encore vu ici le médecin de notre famille; ce jour-là même, il avait disparu, et on ne l'a plus revu!

LE CHEVALIER.

Cela est assez étrange, mais...

BLANCHE, montrant le mouchoir que Colette lui a remis.

Tenez! tenez! N'est-ce pas étrange aussi, cette ouverture, cette... brûlure... que je viens de trouver sur ce mouchoir qui était à la duchesse, et que ses mains ont serré pendant sa dernière nuit! (Emmanuel s'empare de ce mouchoir et le regarde, pendant que Blanche dit à part.) Ah!... l'idée horrible m'est revenue!

LE CHEVALIER, à Emmanuel et à Octave.

Une étincelle tombée de la mèche d'une bougie!

EMMANUEL, examinant le mouchoir.

Non pas ! On pourrait croire qu'il y a là une brûlure faite par une goutte de quelque corrosif puissant...

BLANCHE.

Et cette dame de compagnie de ma mère, qui la laisse seule, toute seule, précisément la nuit où la mort allait venir ? Que faisait-elle donc, cette noble personne, à ce moment-là ?

OCTAVE.

Elle était à l'église. Elle priait pour notre mère... Ma sœur a confiance en moi ?

BLANCHE.

Oh !...

OCTAVE.

Qu'elle me croie donc quand je déclare que mademoiselle d'Hauberteuil est une noble fille, comme l'a dit M. le duc, et comme notre sainte mère l'attestait elle-même en écrivant ceci...

BLANCHE.

Ma mère !

Octave lui remet le fragment de lettre que Diane lui a fait lire, et pendant ce qui suit, Blanche lit tout bas.

OCTAVE.

Mais, il s'est rencontré trop de fatalités autour de ce lit funèbre, et s'il y a eu crime, il faut qu'il y ait justice. Vous le voudrez comme nous, chevalier, comme M. de Kéral ; et mon père, le premier...

LÉGER, venant de la droite.

M. le duc est rentré dans ses appartements. Il n'assistera pas à la réunion.

Il va pour sortir, Emmanuel le retient.

LE CHEVALIER.

Tant mieux ! C'est qu'il la juge inutile, et qu'il ne voit pas plus que moi de crime dans tout ceci !... à moins que ce ne soit lui, le criminel ! (A Emmanuel.) Est-ce lui ? non ! Assez d'enquêtes, alors !

Il fait un pas vers le fond, Emmanuel le retient.

BLANCHE, à part, après avoir lu.

L'appeler « ma sœur !... » C'est ma mère qui l'a écrit !... (Regardant encore la lettre.) Quel mot a-t-elle donc effacé ?...

Elle cherche à pouvoir lire.

LÉGER, à qui personne ne prend garde, et très-préoccupé de ce qu'il entend, se parlant tout haut à lui-même.

Ah ! si j'étais sûr d'avoir bien vu !

OCTAVE.

Qu'as-tu donc vu, Léger ?

LÉGER, rapidement, avec désordre.

Rien ! non ! je ne sais pas ! Ce n'est pas dans un pareil moment qu'on doit venir raconter des rêves... des lubies !... (Accentuant.) Mais il y a une chose que je suis sûr d'avoir entendue, et qui... (En regardant le chevalier.) Ah ! mais non, non ! Je n'oserai pas, je n'oserai jamais...

EMMANUEL.

Quoi donc ?

LÉGER, tremblant.

C'est ce que... c'est si grave ce que je dirais...

OCTAVE.

Parle, Léger, c'est ton devoir !

LÉGER.

Eh bien... Il y a quelques jours, je venais de verser à M. le chevalier son vin d'Espagne... il buvait lentement... et... se parlait à soi-même... Je lui ai entendu dire : « Ah ! le remords me tuera ! »

LE CHEVALIER.

Misérable !

LÉGER.

Faut pas dire non ! J'étais là ! j'étudiais ma grammaire.

EMMANUEL.

Vous entendez, chevalier ?

LE CHEVALIER, avec agitation et marchant à grands pas.

Allons ! c'est fini !... plus de repos ! plus jamais ! Dérangements ! Assignations ! Interrogatoires ! Confrontations ! Ah !... (Allant à Emmanuel.) Je parlerai, mon ami : Mais à vous seul, plus tard, demain ; car il faut que je me remette !...

EMMANUEL.

Mais, monsieur...

LE CHEVALIER.

Demain ! je vais voir le duc, et...

Il sort.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins LE CHEVALIER.

BLANCHE.

Maintenant, Léger, déclarez ce que... (appuyant) vous croyez avoir vu, je le veux.

LÉGER, après une dernière hésitation.

C'est moi qui avais accompagné Marie... pardon ! je veux

dire mademoiselle Diane d'Hauberteuil, à la messe de minuit, et qui l'avais ramenée. Comme tout était éteint dans l'hôtel, je prends une lumière et je conduis mademoiselle Diane jusques... jusqu'ici... Madame la duchesse était encore couchée là, bien paisible... on l'aurait cru du moins... O mon Dieu, mon Dieu!

L'émotion le force à s'arrêter un instant.

EMMANUEL, après un silence.

Continuez.

LÉGER.

Je prends... là... une bougie, que j'allume pour mademoiselle Diane... (il mime tout ce qu'il raconte, et montre la place de chaque chose pour mieux se faire comprendre.) « Merci, Léger » dit-elle, comme ça tout bas, « allez-vous reposer... » Et elle entre... là, dans sa chambre; quand moi, en allant... pour m'en aller, je m'aperçois... à une bande de lumière, que sa porte n'est pas tout à fait fermée. J'ai l'idée sotte... Oh! il faut me pardonner!... j'ai l'idée sotte de revenir et d'appuyer mes yeux là, pour regarder mademoiselle Diane un peu plus longtemps... Mais qu'est-ce que je vois alors! ou plutôt, qu'est-ce que je crois voir? Au fond de la chambre, dans l'encadrement de l'autre porte, je crois voir une figure d'homme.

EMMANUEL.

Impossible!

OCTAVE.

Tu étais fou!

LÉGER.

Fou! oui, je l'étais, je l'avoue!... Fou d'adoration pour Marie... pour ma demoiselle Diane! D'abord j'ignorais son nom moi! son rang; je l'avais vue mon égale, ou à peu près! Et se figurer voir un homme, la nuit, chez une pure créature... qu'on adore!... Quel coup dans le cœur!... Aussi, c'est plus fort que moi! et en deux pas je suis dans sa chambre. Elle était seule! et... de me voir entrer comme ça chez elle... « Léger » qu'elle me dit seulement tout bas... mais avec quelle colère!... Aussi, je m'en vas... confondu, désolé, repentant, comprenant bien que j'avais eu la berlue... Ah! mais... une berlue... affreusel...

EMMANUEL.

Est-ce tout?

LÉGER.

J'en ai eu l'esprit si frappé, que souvent, depuis ça, je l'ai revu cet homme, à cause de ses yeux qui brillaient drôlement! (Se touchant le front.) Je l'ai revu là, comme quelque chose qui vous reste d'un songe, et même par moment, comme un être humain!

SCÈNE XI

LES MÊMES, DIANE.

BLANCHE, qui pendant le récit de Léger, s'est avancée peu à peu jusqu'auprès de lui.

Le reconnaissez-vous ?

DIANE, de l'autre côté de Léger.

Le reconnaissez-vous ? (Diane est sortie de sa chambre sans qu'on prit garde à elle, et, en parlant à Léger, d'une voix pénétrante, elle attache sur ses yeux un regard qui le trouble. Comme Léger reste muet en regardant alternativement Blanche et Diane, celle-ci répète.) On vous demande si vous le reconnaissez ?

LÉGER, palpitant, après un grand effort sur lui-même.

Ah !... non ! (Riant d'un rire moitié bête, moitié nerveux.) On peut reconnaître... ce qu'on a vu... mais... reconnaître... ce qu'on n'a peut-être pas vu... non !

Il remonte vers le fond, laissant ainsi Blanche et Diane en face l'une de l'autre.

EMMANUEL, suivant Léger, et à demi-voix.

Voilà une déclaration étrange, Léger ! tu me la répéteras.

Ici le chevalier reparait sortant de la droite.

DIANE, d'une voix très-douce, et après s'être inclinée devant Blanche, tandis que celle-ci la regarde au fond des yeux.

Madame votre mère m'a souvent appelée sa fille, mademoiselle, je... (Elle s'arrête, reculant d'un pas devant la fixité du regard de Blanche, puis reprend après quelque hésitation et avec beaucoup de respect.) Mademoiselle, je dois tout à votre famille, et je serai toujours heureuse de prouver que je m'en souviens ! (Elle salue profondément. Mouvement de sortie. À demi-voix à Octave en passant près de lui.) Vous m'avez défendue, là... (Avec un grand sentiment.) Merci !

Elle sort.

OCTAVE, la regardant s'éloigner.

Notre sainte mère la nommait un ange ! ..

BLANCHE, posant une main fiévreuse sur le bras d'Emmanuel, et lui montrant Diane qui sort lentement.

Monsieur de Kéral, cette femme a tué ma mère !

Tableau. — Le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Rencontre au cabaret.

Le jardin d'un cabaret rustique sur le bord de la Seine, à l'entrée d'Auteuil.

— A gauche, petite porte charretière ouverte sur la route; à droite, la maison, et derrière la maison, où le jardin continue, une autre sortie sur la rivière. — De chaque côté du théâtre, sur le devant, deux tables de bois entourées d'escabeaux. C'est la fin d'un jour de printemps; quand le rideau se lève la nuit n'est pas loin.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉGER, puis COLETTE.

LÉGER, entrant par la gauche.

Voilà un mois de mai qui commence bien! j'ai déjà chaud!... rafraichissons-nous donc un peu! (Frappant sur la table.) Garçon! (Colette paraît, visible de dos, au seuil de la maison.) Tiens, c'est une fille!

Il s'assied.

COLETTE, parlant à l'intérieur.

Bougez pas! j' vas vous remplacer. (Elle se retourne.) Léger!

LÉGER, se relevant.

Colette!

COLETTE, venant à lui.

C'est lui! quel bonheur! — Ça t'étonne, mon Léger, mon ami, mon pays! de m' voir ici! Tu te d'mandes si je n' suis pus avec ma pauvre chère Belotte, mademoiselle Blanche de Novailles.

LÉGER, qu'on a vu se crispier à chaque mot mal dit par Colette.
Que m'importe !

COLETTE.

J'y suis toujours, mon ami. Mais t'oublies que j'ai une tante, moi : cabaretière ici, à l'entrée d'Auteuil. Je viens de venir la voir, figure-toi ; et jela trouve malade, et son garçon en course, et sa servante au diable!...

LÉGER.

Que m'importe !

COLETTE.

Mais pourquoi donc, Léger, qu'on dirait que tu m'as en grippe ? Pourquoi donc qu'tas voulu aller m' remplacer chez M. de Kéral plutôt que d' rester avec moi à l'hôtel de Novailles, quand j'y suis rentrée il aura un de ces jours six mois, après la mort d' la duchesse...

LÉGER, avec dignité.

Colette, brisons là. Je vais retrouver mon maître, M. de Kéral, qui doit être ce soir... pas loin d'ici... Je vais lui dire que M. le chevalier de Saint-Sauveur est venu, et l'attend dans son cabinet. — J'avais chaud : je voulais me rafraîchir ; je t'ai vue : je suis rafraîchi. Adieu !

Il se dirige vers la gauche.

COLETTE, lui barrant le passage.

Non, Léger ! faut qu' tu m'écoutes!... j' suis p' l'êt drôle, mon ami, mais j' suis franche, et on dit qu' la vérité, ça plait toujours ! T'es bien nigaud, toi, Léger ! et t'es pas beau ! Oh ! non !.. Ça ne fait rien, j' t'aime grandement !

LÉGER.

Alors, ça ne finira pas?...

Il se dirige vers la droite.

COLETTE, l'arrêtant encore :

Veux-tu rester là, brigand ! (Doucement.) Voyons, Léger ! pourquoi ne m' r'aimerais-tu pas comme aut'fois?...

LÉGER.

Tu parles si mal!... Tu as un patois... qui m'indigne !

COLETTE.

J' serais une si bonne femme pour mon homme ! fidèle, obéissante, aimante... et si raccommodeuse ! (Lui prenant une main qu'il lui laisse prendre d'un air noble et bon.) T' rappelles-tu c' qué tu m' disais pendant que j' gardais mes oies ?

Elle soupire.

LÉGER, soupirant aussi.

Ah! Colette!... tu aurais dû les garder toujours!

COLETTE.

Fallait donc pas t' sauver, toi, alors! J'ai parti aussi, moi; mais j' suis restée la même, tandis qu' toi, t'es dev'nu...

LÉGER.

S'il vous plaît?

COLETTE.

Un imbécile.

LÉGER.

Où! là-mêmem! vois un peu: Tu me traites d'imbécile, et tu ne sais seulement pas s'il faut un l ou deux.

COLETTE.

Oh! va!... pour toi... il en faut bien deux comme à mes oies.

LÉGER.

Quand on compare c'est qu'on n'aime pas! adieu!

COLETTE, l'arrêtant encore, avec rage.

Ah! (Lui frappant à la place du cœur.) Mais tu n'as donc rien là? (En le secouant elle fait tomber un livre qu'il avait sous son gilet, elle le ramasse et lit le titre.) « Dictionnaire français. » Ah!... mais c'est ça qui lui met son bon sens en omelette!... (Allant vers la gauche.) A l'eau! à l'eau!

LÉGER, avec désespoir.

Colette! par pitié, rendez-moi mes auteurs! j'ai mordu à l'arbre de science, Colette! L'arbre de science et un roman que j'ai eu dans ma vie, c'est ça, Colette, qui élève un précipice entre nous.

COLETTE.

Et moi, je te dis que tu m'aimeras, mâtin! Qui est-ce qui m'a sangle un âne savant pareil! Veux-tu m'aimer tout de suite! (Elle lui allonge un coup de poing.) M'aimes-tu, dis? (Autre bourrade.) Tu ne céderais pas, toi! crrr!... (Encore une bourrade.) Attrape, gredin! c'est de bon cœur!... Vas-tu m'aimer, voyons? (Pleurant presque en frappant encore.) Ah! Léger! c'est que je t'aime bien, moi, vois-tu!

Elle l'embrasse bruyamment.

LÉGER, ahuri.

Tiens! ça me fait quelque chose, ce qu'elle me dit là... sur la figure!... Dame! je n'ai jamais été embrassé, moi!... jamais!... Et avec ça... l'heure qu'il est... le mois de mai... on dirait que...

COLETTE.

Que tu m'aimes?

LÉGER.

Que j'ai faim.

COLETTE.

Ah! tant mieux! j' vas te servir.

LÉGER.

Oui! (Se reprenant) : mais... non! Et ma commission!... En revenant, Colette... prépare ça là.

Il montre la droite.

COLETTE.

Va vite alors!

LÉGER, se dirigeant vers la gauche.

Je cours. (S'arrêtant en regardant Colette.) C'est égal, elle a une manière de... prononcer. (Revenant vers elle et tendant la joue.) Parle encore?

COLETTE.

Plus tard!

LÉGER.

Encore un mot?

COLETTE.

Reviens... (Elle l'embrasse.) vite!

Elle le pousse doucement dehors par la gauche.

SCÈNE II

COLETTE, PHÉNIX.

C'est le même homme que le faux médecin du prologue. Cette fois, il a les allures et la physionomie d'un chanteur ambulant, sa guitare sur le dos en bandoulière. Il porte une calotte grecque, une courte redingote de velours, un pantalon noir, une cravate à la Colin et pas de gilet.

PHÉNIX, entrant de droite.

Salut, jeunesse pleine de charme! Reine du printemps, servez-moi un petit verre...

COLETTE.

Voilà, monsieur.

Elle rentre à droite.

PHÉNIX, un instant seul à lui-même.

Je crois que me voilà sur la traco. Si je n'ai pas encore trouvé... je brûle. (A Colette qui le sort sur la table de gauche.) Hé! fleur-d'Auteuil, vous allez me renseigner.

COLETTE.

Sur quoi monsieur? (A part.) Drôle d'homme!

PHÉNIX.

Vous avez dans le voisinage une... mademoiselle... d'Hauberteuil?

COLETTE, surprise.

Mademoiselle d'Hauberteuil! oui, je crois que... Vous la connaissez?...

PHÉNIX.

Ne faites que les réponses, fille rustique! Les demandes me regardent...

COLETTE, avec anxiété.

Mademoiselle d'Hauberteuil, vous dites? Qu'est-ce qu'elle fait donc?...

PHÉNIX.

Encore des demandes, mon bijou! — La dame doit faire dans le pays l'effet d'une sainte! vous voyez que je la connais?... Où demeure-t-elle au juste, hein?

COLETTE.

Dame! c'est grand, Auteuil!... et... Vous voulez la voir... vous-même?

PHÉNIX, avec hanté et d'un autre ton.

Ah ça mais!... vous interrogez toujours!

COLETTE.

J'vas demander à ma tante!... (A part en sortant.) Qu'est-ce qu'y peut donc y avoir entre mademoiselle d'Hauberteuil et cet homme-là?...

SCÈNE III

PHÉNIX, UN HOMME IVRE, puis COLETTE.

Cet homme ivre a un habillement bourgeois usé, fripé, montrant partout la corde; son chapeau bessné a une forme fantasque; sa redingote étant trop longue pour lui, il marche dessus à chaque instant, et trébuche en avant. Il relève alors sur ses bras les pans qui le gênent, mais il les laisse retomber à son premier geste et il trébuche encore.

L'HOMME, en entrant et regardant autour de lui.

Est-ce ici qu'on s'embrasse?... Alors ma femme est là. (A part. En regardant Phénix et d'une voix pleine de sang-froid.) Il faut que je sache si c'est toi, Mangeur de fer! (S'avançant vers la table près de laquelle s'est assis Phénix.) Évelina, es-tu là, ma femme?

(S'arrêtant.) Ah! c'est un monsieur!... c'est pas ma *fême* alors! N'est-ce pas, monsieur, que vous n'êtes pas ma f!... Pourriez-vous m'indiquer la rue Saint-Honoré? Comment pourquoi? j'y ai vu l'enseigne d'un notaire. Je veux lui expliquer mon mariage. (Silence de Phénix.) Monsieur ne m'entend pas? monsieur est muet? On le dit, monsieur, quand on est poli!... (Allant pour prendre le verre servi à Phénix.) Part à deux!

PHÉNIX.

Est-ce que vous n'allez pas me ficher l' camp, vous?

L'HOMME, doncement et avec reproche.

Ah!... pourquoi donc?

PHÉNIX, l'écartant de sa table.

Parce que vous êtes gênant.

L'HOMME.

C'est ce que tout le monde me dit! — Mais... que voulez-vous! on ne se refait pas; à preuve, ma *fême*! car... dites donc! j'en ai une, de *fême*!... Est-ce que ça se voit? (Pendant cette scène, Colette, préoccupée et regardant souvent le chanteur, prépare le souper de Légor sur la table de droite. L'homme continue, en trébuchant de temps en temps.) Tiens! tiens! tiens! je vous remets maintenant! (Riant.) C'est toi, Ribeyron!

PHÉNIX.

Ribeyron?... jamais!

Il se détourne pour boire.

L'HOMME, le suivant pour se retrouver en face de lui.

Mais si! mais si!... Regarde-moi donc! si tu n'es pas Ribeyron je le verrai bien, et... qu'est-ce que tu veux que je fasse de toi si tu n'es pas Ribeyron?

PHÉNIX, se fâchant.

Ah! mais... faudrait pourtant se quitter, mon vieux!

L'HOMME, apercevant la guitare.

Monsieur est donc artiste? Dame! tout le monde ne peut pas être chocolatier, Évelina aussi jouait de la musique, et quand elle entonnait « *Fleur du Tige*!... »

PHÉNIX, railleusement.

Voulez-vous que je vous accompagne?

L'HOMME.

Moi, je suis inventeur! et proposeur d'affaires... et mon Évelina me trompe... Est-ce que ça se voit?

COLETTE, venant à Phénix.

Eh bien, monsieur, ma tante dit que pour aller chez...

PHÉNIX, l'interrompant vivement en regardant l'homme ivre.

Où! bon! c'est bien! vous me direz ça tout à l'heure.

Il la pousse vers la droite où elle rentre.

L'HOMME, à part, pendant ce mouvement en regardant Phénix.
Ça doit pourtant être toi, Mangeur de fer!...

PHÉNIX, apercevant alors la table servie
Tiens! comme ça se trouve!

Il s'assied et se met à manger.

L'HOMME, avec l'accent de l'ivresse.

Allons! puisque vous n'êtes pas Ribeyron... adieu pour la vie!

PHÉNIX, buvant un grand verre de vin.

A la santé d'Évéлина!

L'HOMME.

Mais... c'est dommage que vous ne soyez pas Ribeyron!

PHÉNIX.

Je ne dis pas! mais...

L'HOMME.

Vous auriez rendu service à un ami.

PHÉNIX, mangeant.

Bah!

L'HOMME.

Connaissez-vous *Mangeur de fer*, vous?

PHÉNIX.

Mangeur de fer?

L'HOMME.

Oui, un nommé Phénix Porion.

PHÉNIX.

Félix Porion?

L'HOMME.

Non! Phénix.

PHÉNIX.

Nix.

L'HOMME.

Eh ben, Ribeyron le connaît, lui. Et il aurait pu lui redire... ce qu'on dit.

PHÉNIX, négligemment.

Qu'est-ce qu'on dit donc?

L'HOMME, épiant l'effet de ses paroles.

Paraît que c'est un homme terrible ce... Phénix, et qu'il s'est sauvé encore une fois du bagne où on l'avait logé pour toujours!

PHÉNIX.

L'ingrati!... mais attendez donc! j'ai lu quelque chose comme ça dans les gazettes. Est-ce que ce Phénix-là n'avait pas tué une fille qu'il aimait... trop? une belle créature appelée la Breloque?... L'avez-vous connue, cette Breloque-là?

L'HOMME, très-simplement.

Non.

PHÉNIX.

Moi non plus! — Continuez donc!...

Colette reparait sur le seuil de la maison. Elle est étonnée de voir le chanteur à table. Elle se dispose à venir à lui, mais elle s'arrête en entendant ce qui suit et rentre doucement.

L'HOMME, balbutiant.

Qu'est-ce que je disais donc? . Ah!... Paraît qu'il y a une autre femme dans la vie du *Mangeur de fer*, mais encore vivante, celle-là! et... qui est sa sœur... Ce qu'elle est, où elle est, ce qu'elle fait, on ne sait pas!... mais la dernière fois qu'on a vu Phénix c'était... du côté de cette sœur-là... la nuit de Noël.

A ces mots on voit tressaillir Colette qui écoute.

PHÉNIX.

Extrêmement intéressant! Mais qu'est-ce que ça me fait? je ne suis pas Ribeyron.

L'HOMME.

Et c'est dommage encore une fois! Car c'est pas tout pour le *Mangeur de fer* d'avoir la justice sur son dos. . c'est qu'il a encore à craindre la vengeance de ses camarades dont il a croqué l'argent... et qu'on le sait; et qu'il faudrait lui dire de se mettre en garde, oui! car ces camarades-là, voyez-vous, dans des cas pareils, ça vous rattrape partout et ça vous supprime un traître... (Phénix boit un verre d'eau d'un trait.) Pourquoi donc qu'vous buvez de l'eau?

PHÉNIX.

Hein? moi!... Faut tout connaître! Et... qu'est-ce qui vous a dit tout ça, à vous?

L'HOMME.

Ah! vous ne voudriez pas qu' je m' compromette! Et puis, est-ce vrai? est-ce pas vrai? Est-ce que je sais, moi? mais les amis de nos amis sont nos amis... et on dit que pour Phénix Porion le jour est venu.

PHÉNIX.

Vraiment?

L'HOMME.

Oui... Vous l' plaiguez, n'est-ce pas? vous n' voudriez pas

être dans sa peau ! Hein ! l'artiste, si c'était vous Phénix ? et qu'on vous tordrait le cou ce soir.

PHÉNIX, riant.

Ah ! ah ! ah ! Eh bien ! en v'là une idée d'homme gris !... car vous êtes joliment gris, vous, dites donc !... C'est égal, vous êtes un homme gail Est-ce fini, maintenant ? allez-vous me laisser faire le troubadour ? Voulez-vous que je vous chante quelque chose ?...

Chantant.

• Un jeune grec. •

L'HOMME, l'arrêtant.

Pas la peine ! j'ai plus de monnaie.

PHÉNIX.

J' vas faire un tour à Grenelle alors, par ici il n'y a personne. (Appelant.) Eh ! la fille !

Il sort à droite.

L'HOMME, un instant seul.

Il faut pourtant que je m'assure si c'est lui !

PHÉNIX, en dehors.

Merci, fillette !

Il revient avec Colette, qui porte une lumière. Léger est entré dans cet intervalle.

LÉGER, regardant Phénix.

Oh ! ces yeux ! ces yeux-là !

PHÉNIX, à l'homme.

Gageons que vous allez me faire un peu la conduite ?...

L'HOMME.

Jusqu'au bout du pont seulement !

PHÉNIX.

Ah ! oui, faut pas faire attendre Évelina ! (A part.) La rivière coule près d'ici, gare à toi !

Ils sortent.

LÉGER.

Oh ! ces yeux !

COLETTE.

Il faut le suivre !

LÉGER.

Où ai-je vu ces yeux-là ? (Regardant la table de droite.) Et mon souper !

COLETTE, l'entraînant et avec force.

Il faudra prévenir M. de Kéral, peut-être, Viens ! viens !

Ils sortent sur les pas de Phénix et de l'homme.

QUATRIÈME TABLEAU

Le frère et la sœur

Un petit boudoir dans la villa d'Autueil. — Ce boudoir n'occupe que deux plans du théâtre, et le deuxième est à pans coupés. — A un pan coupé de droite, un piano carré. — A celui de gauche, cheminée avec pendule et candélabres allumés. — De chaque côté, premier plan, porte garnie de portières. — Au fond, fenêtre avec balcon. — Elle ouvre sur des jardins.

SCÈNE PREMIÈRE

DIANE, RALPH.

Au lever du rideau, Ralph est seul en scène. Ralph doit offrir le type du vieux domestique des grandes maisons d'autrefois ; tête blanche à la fois respectueuse et respectable, grand habit noir de majordomo, cravate blanche, manchette, culotte courte, souliers à boucles, etc.

DIANE, sortant de sa chambre qui est à gauche, toilette d'intérieur, de foucée couleur et de grand goût.

Ai-je quelqu'un, Ralph, au salon ?

RALPH.

Il y a M. le duc de Novailles et M. le marquis de Blamont... M. de Kéral aussi. Il y a M. de Cœuvres et M. le baron du Guastre qui jouent !

DIANE.

Et M. de Saint-Sauveur, sans doute ?

RALPH.

M. de Saint-Sauveur n'est pas encore arrivé.

DIANE.

Dites-moi, Ralph ? Quand, par la protection de M. le duc, j'ai été honorée d'une pension du roi et que je me suis décidée à recevoir quelques personnes, c'est à M. de Kéral que je me suis adressée pour me trouver un homme de confiance. C'est vous alors qu'il m'a donné... et je l'en remercie

souvent... (Ralph s'incline.) Il vous fait quelquefois des questions sur moi, n'est-ce pas?... (Ralph ne répond pas. Elle reprend en soupirant.) Oui, oui, c'est sa manie! Que répondez-vous, alors?

RALPH.

Que puis-je répondre? que mademoiselle est une sainte! et que je serai reconnaissant toute ma vie à M. de Kéral, pour m'avoir placé près d'elle.

DIANE, doucement, avec grâce et bonté.

Oh! Ralph!... une sainte!... Je vous renverrai si vous répétez cela.

Elle va se mettre au piano et commence à jouer.

SCÈNE II

DIANE, LE DUC, puis OCTAVE.

LE DUC, entrant par la droite.

Oh!... Je ne connaissais pas ce talent à mademoiselle d'Hauberteuil!

DIANE, jouant toujours.

Une surprise que je ménageais à... à mes amis. (Elle regarde à droite.) C'est une mélodie de Mozart. Elle a l'air de pleurer en chantant, n'est-ce pas? La duchesse l'aimait beaucoup; il m'a bien fallu l'aimer aussi... la reconnaissez-vous?

LE DUC, préoccupé.

Oui! oui!

DIANE, à elle-même, en regardant à droite.

Oh! il va venir!

Elle continue de jouer.

LE DUC, à lui-même.

Étrange créature!... — A quel respect elle m'a toujours obligé!

DIANE, le regardant.

Vous ne m'écoutez déjà plus, monsieur le duc!... Vous m'en voulez!

LE DUC.

Moi!

DIANE, se levant et élevant un peu la voix tout en regardant encore à droite.

Oui! pardonnez-moi si je vous ai affligé, je faisais mon devoir. Je sais bien que vous m'avez dit : « Plus tard! un

jour... bien loin encore! » Mais j'ai trop aimé madame la duchesse pour oser... (qu'importe le temps!) pour oser porter son nom! (Octave paraît au seuil de la porte de droite, Diane l'aperçoit, ne le laisse pas voir et continue.) Je voudrais aimer mon mari, d'ailleurs! et... j'oserai le dire... (Baissant les yeux, mais avec résolution.) j'aime déjà.

LE DUC.

Vous aim...

La voix lui manque.

OCTAVE, qui s'est avancé, à part.

Elle aime! (Emmanuel paraît, très-agité; il cherche des yeux le duc et se dirige vers lui; mais Diane l'arrête par un geste de bienvenue gracieux. Octave reprend à part.) Emmanuel! Serait-ce lui... qu'elle aime?...

SCÈNE III

LE DUC, DIANE, EMMANUEL, OCTAVE.

DIANE.

Toutes mes félicitations, monsieur l'avocat! On dit que vous entrez dans la magistrature.

OCTAVE, contraint.

J'ai lu la nomination d'Emmanuel ce matin, au *Moniteur*.

DIANE.

Au lieu d'être l'éloquence qui demande justice au nom de la victime, ou pitié pour le coupable, vous allez être l'inflexible loi!

EMMANUEL, essayant de sourire.

Que voulez-vous! je suis...

DIANE.

Ambitieux!...

EMMANUEL, d'un ton étrange.

Ambitieux?... oui.

DIANE.

Vous avez raison! (A part.) Octave est inquiet... Bien! (Haut.) Vous permettez, messieurs, quo j'aïlle un peu voir nos amis!

On s'incline, elle sort par la droite.

OCTAVE, à part.

Où! je saurai mon sort!

Ne se voyant pas observé, il disparaît sur le balcon.

LE DUC, qu'on a vu regarder Diane entre les deux jeunes gens.

Ah! vieillard! où donc te mènera cet amour!...

Emmanuel, qui attendait avec impatience, vient à lui.

EMMANUEL.

Monsieur le duc ! le temps presse ! venez avec moi !

LE DUC.

Où donc, monsieur?... Plus tard !

EMMANUEL.

Monsieur le duc, il faut décidément croire que madame la duchesse a pu mourir victime d'un meurtre !

LE DUC, bouleversé.

D'un meurtre !

EMMANUEL.

Le chevalier avait toujours tardé à s'expliquer, je l'ai effrayé, il s'y est résolu. Ce soir il était chez moi, il s'est lassé de m'y attendre, il vient de me rejoindre ici...

LE DUC.

Que sait-il donc ?

EMMANUEL, à demi-voix.

La nuit de Noël, vous le reconduisiez vous-même...

LE DUC.

Eh bien ?

EMMANUEL.

Vous aviez tourné la rue de Varennes et vous ne vous occupiez que de votre cheval. Sur le boulevard des Invalides, le chevalier a vu un homme entrer par la petite porte du jardin de votre hôtel...

LE DUC.

Il a vu cela !

EMMANUEL.

Il voulait, dit-il, vous avertir ; mais... il tombait de fatigue, il avait hâte d'être chez lui ; il se dit, il se persuada même que c'était un domestique qui rentrait par cette porte.

LE DUC, égaré.

Mon Dieu ! mais... Octave ! Où est Octave ?...

RALPH, reparaissant à gauche.

M. le marquis doit être parti.

EMMANUEL.

Il sera rentré...

LE DUC.

Et... le chevalier ?

EMMANUEL.

Il nous attend dans votre voiture. Il faut aller reconnaître cette porte, M. le duc, prévenir Octave, mademoiselle Blanche, et décider...

LE DUC, s'oubliant et avec colère.

Mais, monsieur de Kérall...

EMMANUEL, cédant aussi à la colère.

Mais, monsieur le duc!... (S'arrêtant et reprenant à voix basse d'un ton plus doux, mais ferme.) Je vous ai compris, M. le duc, vous craignez d'entendre retentir dans l'enceinte d'un tribunal votre nom pur et glorieux!... craignez davantage d'avoir à vous dire un jour : Un meurtre m'a pris la mère de mes enfants! Ils voulaient la venger, je ne l'ai pas voulu!... et il est trop tard!... Il est trop tard!!

LE DUC.

Eh bien! venez! venez!

Ils sortent vivement.

SCÈNE IV

RALPH, puis DIANE.

RALPH.

Je crois que voilà tout le monde parti. C'est qu'aussi il est tard...

Il commence à ranger dans le boudoir.

DIANE, ren'rant de la droite, à elle-même.

Le duc est bien agité!... Mais, je n'ai pas vu sortir Octave. (A Ralph, au moment où il va éteindre les bougies du piano.) Laissez, mon bon Ralph!

RALPH.

Mademoiselle!...

Il s'incline et sort par le salon.

SCÈNE V

DIANE, OCTAVE.

Diane s'est mise au piano, elle joue quelques mesures de la mélodie de la scène II. On voit Octave redescendre avec précaution du balcon sur la scène; il tremble et hésite. Enfin, tendant vers Diane ses mains jointes, il dit d'une voix émue.

OCTAVE.

Pardou!

DIANE, se retournant et frémissante de colère.

Vous, monsieur! Que venez-vous faire ici!

OCTAVE, *résolument.*

Je viens savoir qui vous aimez.

DIANE, *l'œil étincelant.*

Et de quel droit ?

OCTAVE, *tombant à genoux.*

Je vous aime.

DIANE, *à part, avec un accent d'ivresse.*

Enfin... (Haut.) Monsieur ! je ne dois pas vous entendre... parlez ! laissez-moi !

OCTAVE, *s'animant.*

Non ! impossible ! Cette heure est suprême ! Quelque chose vous dit comme à moi que notre destinée va en sortir. Ah ! Diane !...

DIANE.

Vous ai-je autorisé à me nommer ainsi ?

OCTAVE.

Non, jamais ! Mais je vous aime : vous m'aimerez. Cela doit être, cela sera ! Je vous nommerai « Diane, » alors, pour vous répéter : « Je vous aime ! »

DIANE, *à part, avec bonheur.*

Enfin ! enfin !...

OCTAVE, *continuant.*

Et puis... n'est-ce pas ce que voulait ma mère en vous appelant sa fille ?

DIANE, *se détournant.*

Ne parlez pas de votre mère !

OCTAVE.

Vous avez donc peur que son souvenir intercède pour moi !... Mais non ! Et si je vous offense en parlant ainsi, c'est que ce n'est pas moi que vous aimez, c'est... c'est M. de Kéral, peut-être !...

DIANE, *avec un cri de haine.*

Lui !... non. (Se calmant.) Je n'aime personne. Si j'ai dit que mon cœur était donné, c'est parce que je devais ôter au duc tout espoir. Mais je n'aimerai jamais, je l'ai juré, jamais.

OCTAVE.

Serment trahi d'avance ! Serment des femmes qui aiment le mieux !

DIANE, *s'animant à son tour.*

Je serai de celles-là ! Et voilà ce qui m'épouvante !... Du jour où je ne me défendrais plus d'aimer, moi, l'amour aurait toutes les religions de mon âme, toutes les flammes de

mon sang. Ah! l'homme que j'aimerais!... pour lui j'accomplirais des prodiges!... Les battements de son cœur retentiraient dans le mien, ma vie passerait dans sa vie!... Ah! l'amour... Mais vous le voyez bien... mon être n'est pas fait pour contenir, sans se briser, de pareils délices... Ne m'aimez pas! ne me faites pas aimer! Grâce! ne me laissez pas me jeter dans cet enfer où je me consumerais toute vive. Ayez pitié de moi!

OCTAVE.

Diane, vous m'aimez!

DIANE, enlignée.

Oui!!! (En ce moment on entend au loin le cri du prologue.)
« Lanterne magique! »

Diane tressaille, la voix meurt sur ses lèvres; elle chancelle et va tomber.

OCTAVE, la recevant et la soutenant sur son bras.

Qu'est-ce donc?... Vous souffrez!

DIANE, pouvant parler à peine.

Avez-vous entendu?

OCTAVE.

Quoi? non! rien! Pourquoi cette angoisse?... Vous avez la fièvre! Faut-il que j'appelle? que je me retire?

DIANE, le retenant instinctivement et d'une voix altérée encore.

Alors... vous n'avez rien entendu?

OCTAVE.

Mais non! rien. Nous seuls avons parlé, ou plutôt nos âmes qui se cherchaient, et dont les voix couvraient tous les bruits de la terre en se rencontrant dans le même aveu!

DIANE, à elle-même.

Il m'enivre!...

OCTAVE.

Diane! (Lui prenant les mains pour l'attirer de son côté.) Oh! écoutez-moi encore! parlez-moi encore! Vous m'aimez! vous m'aimez! Vous me l'avez dit!

DIANE.

Moi!... Oui, je me souviens! J'étais folle! ne m'écoutez pas! ne me croyez pas! j'ai menti! Parlez! fuyez-moi! Oubliez un mot crié dans un rêve, mais que ma bouche ne répètera jamais!

OCTAVE.

Jamais! Et quand vous serez ma femme, car vous serez ma femme!... ne le répéterez-vous jamais, ce mot qui contient ma vie?...

DIANE.

Allez-vous-en !

OCTAVE.

Ah ! quel paradis que l'amour ! Voilà ma femme ! Elle m'aime, elle me l'a dit ! elle sera à moi ! elle est à moi !

DIANE.

Allez-vous-en !

OCTAVE, la regardant plus ardemment toujours.

Ces yeux-là rendront aux miens leurs tendresses, leurs extases ! Ces mains-là, (il les baise.) resteront dans les miennes pour les faire trembler d'une ivresse divinelle ! Ces lèvres-là...

Il avance son visage.

DIANE, reculant.

Va-t'en !

OCTAVE, transporté.

Où ! je reste alors, je reste !

Il veut la prendre dans ses bras.

DIANE, se dégageant.

Octave ! personne ne peut me sauver de vous, que vous. Si vous voulez me soumettre à votre volonté, je ne résisterai plus, je ne pourrais ! Mais je me reconnaitrai moi-même indigne de votre nom, je ne serai jamais votre femme. (S'avançant d'un pas vers lui, les bras étendus.) Eh bien ?

OCTAVE.

Où !... (Un silence.) Pardon, Diane ! pardon !

DIANE.

Je vous pardonne, et je vous aime !... A demain !

OCTAVE.

A demain ! (S'arrêtant au seuil du salon.) Mais... personne ne me sait ici... Que penserait-on si l'on me voyait sortir de chez vous à pareille heure ?... (Venant à la fenêtre et l'ouvrant.) Il n'y a pas d'autre moyen !... je vais descendre par là.

DIANE, effrayée.

Par là !

OCTAVE.

Où ! ne craignez rien ! je suis agile ! et personne, soyez-en sûre, ne me verra m'éloigner par le fond du jardin. (En parlant, il a déjà enjambé le balcon, s'arrêtant et tendant la main.) Diane !

DIANE, lui donnant la sienne.

Octave!...

OCTAVE. Il l'attire à lui et l'embrasse au front; puis il disparaît en disant.

A demain, ma femme!

SCÈNE VI

DIANE, puis RALPH.

DIANE, seule, suit un instant des yeux Octave qui s'éloigne; quand elle ne le voit plus, elle redescend la scène en s'écriant dans un transport de joie.

Comme il m'aime! Et moi?... j'aime donc, moi? moi!!!
C'est donc vrai? (Avec une ivresse farouche.) Oui!

RALPH, entrant de droite.

Il y a là un homme, à l'accent étranger, porteur d'une lettre qu'il ne veut remettre qu'à mademoiselle elle-même!

DIANE, l'écoutant à peine.

A cette heure! impossible! (A elle-même revoyant à sa pensée.) Quel triomphe! et qui pourrait maintenant se dire au-dessus de moi!...

L'HOMME, entrant et parlant avec l'accent anglais.

Médème pardonnera m'a si j'é avais insiſtay! Mais médème devait attendre moi!...

DIANE, d'une voix étranglée, à Ralph qui a été fermer la fenêtre.
Sortez!

Ralph se retire.

SCÈNE VII

DIANE, PHÉNIX.

PHÉNIX. Il est vêtu en laquais à livrée. Dès que la porte s'est reformée sur Ralph, il remet son chapeau galonné sur sa tête, et dans sa poche la prétendue lettre qu'il tenait en entrant. Il va mettre les verrous aux portes, puis redescend la scène en enfouissant les mains dans son pantalon, et il dit en regardant en face Diane anéantie.

Bonsoir, Lisa!

DIANE, d'une voix oppressée.

Phénix!

PHÉNIX.

Ah çà ! mais, ma poule !... est-ce qu'on me traite en Colin Tampon, ici !...

DIANE

Phénix !

PHÉNIX,

Eh bien ! oui, Phénix ! ton joli petit frère, mon Élixa chérie : Phénix Porion, dit *Mangeur de fer*, un lapin qui peut passer pour un homme. (La regardant.) Sais-tu, petite, que ta beauté monte en fleur ! et quelle grâce ! mes amis, quelle allure !

DIANE, qui ne l'entend pas.

Ah ! c'est toi, Phénix ?...

PHÉNIX.

Tu ne vas donc pas dire autre chose, voyons ? Pourquoi cette mine à l'envers ? mon cri t'a annoncé ma visite, pas vrai ! eh bien ?... Faut pas tomber du ciel comme ça, dis donc ! on peut se casser une patte, mon ange !

DIANE.

Qu'est-ce que tu veux ?

PHÉNIX, plus sérieux.

Comment, sang Dieu ! ce que je veux ! .. Es-tu folle !... Vas-tu décidément me faire croire que tu veux me planter là ?...

DIANE.

Moi !

PHÉNIX.

Dan !... Comment donc ne nous sommes-nous pas revus depuis si longtemps !... Que tu aies été forcée de changer d'adresse, sans avoir le temps de me donner la nouvelle, possible ! Mais ne sais-tu pas bien où me trouver ! Si tu ne m'avais pas rencontré, tu m'aurais fait donner un rendez-vous !

DIANE.

Tu as pu croire cela possible, cela ne l'a pas été...

PHÉNIX.

Écoute, Lisa, il ne faudrait pas jouer à ce jeu-là, vois-tu ! Si l'idée t'en est venue, mets-moi ça à la borne : ça ne vaut rien !

DIANE.

As-tu pu croire !...

PHÉNIX.

Mais je te trouve charmante, toi !... J'arrive ici, le cha-

peau à la main, je suis gentil comme un cœur !... et tu t'en viens me demander ce que je veux ! (S'étalant dans un fauteuil.) Je veux savoir où en sont les affaires !...

DIANE, à part.

Gagnons du temps ! (Haut.) Eh bien ! mais... tout marche suivant tes instructions, à cela près d'un changement que... tu approuveras, je l'espère.

PHÉNIX.

Un changement à mon programme ? c'est dangereux... Voyons ça !...

DIANE.

Arriver à devenir la femme du duc, mon Dieu ! c'était trop facile... Mais afin d'être duchesse plus longtemps, pour toi et pour moi j'ai voulu mieux...

PHÉNIX.

Mieux !

DIANE.

Tout en amenant le duc à vouloir m'épouser, j'ai amené son fils, le marquis Octave, le futur duc... au même point...

PHÉNIX, se redressant.

Hein !

DIANE.

C'est donc du marquis, tu comprends, que je serai la femme, parce que...

PHÉNIX, se levant.

Il n'en faut pas de « parce que !... » Est-ce que je vous ai demandé pourquoi, moi ?

DIANE.

Mais...

PHÉNIX.

Assez !

DIANE.

Tu dis !...

PHÉNIX.

Je dis que ça ne me va pas !...

DIANE.

Mais...

PHÉNIX, les dents serrées.

Ça ne me va pas, je vous dis !...

DIANE.

Mais pourquoi ?... en quoi ?...

PHÉNIX.

Trop de temps perdu ! et qu'à présent tous les mots fassent balfe. Je ne suis pas ton frère, Élixa. Ma mère l'a ramassée toute petite et toute nue, sur une pierre, il y a une vingtaine d'années ; et quand elle est morte, il y a dix ans, sans logement, sans pain, sans rien du tout, dans un four à plâtre, moi seul savais que tu n'étais pas ma sœur!...

DIANE, très-attentive.

Ah ! (D'un ton plus ferme.) Eh bien ?

PHÉNIX.

Eh bien, Élixa... je t'aime. Je t'ai marquée pour moi, je te garde pour moi ! (En frappant sur sa poitrine.) Voilà ton homme!...

DIANE, à part.

Je suis perdue !...

PHÉNIX.

Est-ce compris?...

DIANE.

Mais... si je ne vous aime pas, moi ?...

PHÉNIX.

Ça, pour le moment, c'est secondaire. Tu m'aimeras quand il faudra : ça me regarde. Donc, ma poule, rentrons dans mon plan : l'ancien, le bon, le seul qui sera suivi... Le duc tiendra sa parole de gentilhomme, il te sacrera duchesse, bien ! Après ça, comme il faut que tu hérites, que je t'em-mène et que je t'épouse, le duc ira revoir ses aïeux, c'est mon affaire !

DIANE, à elle-même et avec rage.

Oh ! perdue !

PHÉNIX, tranquillement.

En attendant, parlons peu, parlons bien : il me faut de l'argent!...

DIANE.

De l'argent!...

PHÉNIX.

Mais comme tu cries donc ! A cause ? Est-ce que tu crois que ça ne m'a rien coûté, une élève comme toi !... Et ton éducation ? et tes chiffons ? et tes répondants ? et tes papiers, infortunée !... Sans compter qu'avec tout ça, tu n'arrivais à rien, si je n'étais pas revenu à Paris. Ah ! mais ! il en a fallu des mille et des cent !... et où voulais-tu que je prenne tout ça, moi ? — Tu m'as croqué l'argent de mes camarades, Lisa,

dont j'étais le dépositaire... et il faut rembourser, ma fille, comme dans le monde honnête, il faut rembourser... ou bien... — En as-tu, de l'argent ?

DIANE.

Le rôle que je joue m'empêche d'en demander et même d'en recevoir. J'ai à peine de quoi... tenir mon rang!...

PHÉNIX.

Il me faut pourtant cinquante mille francs, demain. (Mouvement de Diane.) Je te donne la journée pour ça.

DIANE.

Tu es fou ! Je compromettrais tout si...

PHÉNIX.

Tu sauras t'arranger pour ne rien compromettre...

DIANE, après un court silence.

Mais... si je me révoltais, Phénix ?

PHÉNIX, d'un ton railleur.

Répète un peu ça !

DIANE.

Si... je me séparais de toi ?

PHÉNIX, très-froid.

Ah!... Regarde-moi, ma fille, dans l'œil, au fond, tout au fond!... N'est-ce pas qu'il n'y fait pas beau?... (Diane recule.) Tu recules, tu frissonnes... et comme tu as raison ! C'est que tu viens d'y lire, ma fille, là dedans, que tu me dois d'être tout ce que tu es!... que tu as à payer au fils ce que tu dois à la mère; que notre complicité nous a mariés... et qu'il faut m'obéir!... C'est si peu de chose, vois-tu, une femme!... Je me disais ça, tiens, au dernier regard que m'a jeté la Breloque... une pauvre fille que j'ai... aimée en l'attendant.. C'est si peu de chose, une femme! si peu! si peu!...

DIANE.

Je t'obéirai...

PHÉNIX.

Je le sais bien... Mais... ne nous attendrissons pas davantage... Demain soir... à onze heures, je t'attendrai au *Soleil Rouge*, tu apporteras l'argent, et... et nous recauserons... (Il va tirer les verrous, puis il sonne. En revenant vers Diane.) Tais-toi! plus un mot! A demain soir, au *Soleil Rouge*... (A Ralph qui paraît et en reprenant son baragouin anglais.) Médème a sonné vaou por dire à vaou de remettre moa dans le tchemin de moa.

Il salue très-humblement et sort avec Ralph, laissant Diane frappée de stupeur.

SCÈNE VIII

DIANE, seule.

Il me tient ! il me tient !... Et il me tuera ! — Par quoi donc me tient-il ? (Elle cherche.) Que peut-il dire ?... Je ne vois pas, je ne vois pas... (Avec un éclat de joie.) Mais il n'a rien ! (En riant malgré elle.) Il n'a rien ! (Après un silence.) Si j'osais... ah ! ah ! ah ! (Elle rit plus fort.) Et pourquoi pas ! ah ! Il n'est pas mon frère ! tant mieux ! car alors... aucun papier sur moi !... — Ah ! sa mère m'a ramassée toute petite ?... Tant mieux ! Mademoiselle d'Hauberteuil n'a jamais dit autre chose !... Et elle serait bien bête de dire autre chose à présent ! Assez de Phénix ! assez !... Mais qui me délivrera de lui !... (Après une pause.) Qui ? mon ennemi : M. de Kéral ! (Riant.) Oui, lui-même. Allons, c'est dit. Epouse de l'homme que je veux, duchesse de Blamont-Novailles, quatre fois millionnaire !... Ou bien... ou bien... condamnée avec Phénix, et ma foi !... (S'arrêtant brusquement.) Ah ! Dieu ! c'est horrible ! (Après un silence et avec étonnement.) Eh bien ! je ris-sonne ?... Allons donc !... Tout ou rien ! Quitte ou double ! Demain, je vais jouer ma vie !

Elle prend un flambeau et se dirige vers sa chambre. Le rideau baisse.

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Monsieur Roch.

An Palais-de-Justice, le cabinet de M. de Kéral, substitut du procureur du roi. La porte d'entrée est au fond; elle ouvre sur une petite pièce où se tient l'huissier du substitut. Une fenêtre dont les rideaux sont fermés. Sur le devant, la table-bureau du substitut chargée de livres, papiers, etc. Fragments de bibliothèque, aménagement sévère.

SCÈNE PREMIÈRE

EMMANUEL, puis LÉGER, puis RALPH.

An lever du rideau, Emmanuel est assis à la table. Sa lampe brûle encore.

EMMANUEL, tout en écrivant.

Monsieur le procureur du roi me fait l'honneur de s'en remettre à moi, à ma prudence, à ma loyauté... Il a raison ! Rapproché de ceux qui m'avaient déjà frappé, le fait que le chevalier m'a redit hier au soir doit avoir une signification grave... Les soupçons de Blanche s'accroissent. Le duc est terrifié... Rien encore que des présomptions cependant !... mais la lumière approche... J'aurais voulu voir Octave... il n'était pas rentré. (Levant la tête, regardant sa montre.) Mais il fait jour depuis longtemps !...

Il éteint sa lampe, Léger entre par le fond : il semble essouffé.

LÉGER.

Enfin, monsieur, vous voilà !... Ne pas rentrer de la nuit !... on ne savait pas où vous étiez, à la maison ! il a fallu que je vous cherche. (S'arrêtant et à part.) Ah ! non ! (Répétant.) « Fallu » (Très-haut.) que je vous cherchasse partout ! Je sors de chez monsieur le procureur du roi, moi, en ce moment-ci ! Il vous

avait déjà vu. Ouj ! ça se lève tôt, ces procureurs du roi ! (Il y a tant de coquins !) Mais vous étiez déjà reparti, et je ne vous trouve qu'à des neuf heures du matin ! ici, à votre cabinet du Palais-de-Justice !

L'huissier d'Emmanuel apporte un papier qu'il place devant lui, il se retire ensuite.

EMMANUEL, tout en lisant le papier.

Tu as à me parler ? sois bref.

LÉGER.

Bref, oui, monsieur. Bref, monsieur, pour le moment elle dort.

EMMANUEL, machinalement.

Qui ?

LÉGER.

Colette !

EMMANUEL, de même.

Ah ! elle dort.

LÉGER.

Vous, monsieur ! vous veniez de partir avec monsieur le duc. Et pendant qu'elle allait d'un train... à tout casser...

EMMANUEL, relevant la tête.

Qui donc ?

LÉGER.

La voiture !... que nous avons prise à la barrière... elle ne disait plus un mot, Colette. Je voulais qu'elle s'expli... (hésitant.) quât : « Non, disait-elle, tu es trop bête !... » — Voilà comment les femmes jugent les hommes, monsieur ; mais soyons bref ! Quand nous arrivons, vous n'étiez pas rentré ! voilà Colette en fureur ! « Mais il ne peut pas tarder, dit-elle, je vais l'attendre, » et au jour elle a fini par céder au sommeil, tout en enrageant de ne pas vous voir venir, et en refusant de me mettre au fait parce... qu'elle me trouvait trop...

EMMANUEL.

Bête ?

LÉGER.

Oui, monsieur... Une chose drôle, c'est que je l'ai peut-être déjà vu, moi !

EMMANUEL.

Qui donc !

LÉGER.

L'homme qui m'a mangé mon souper avec une guitare. (Voyant qu'Emmanuel travaille toujours.) Mais si monsieur ne m'accorde aucune attention...

EMMANUEL, se levant.

Ecoute : Colette, qui ne parle pas si bien que toi, se fera mieux comprendre ; tu vas aller me la chercher.

LÉGER.

J'y vais, monsieur.

Fausse sortie.

RALPH, entrant.

Pardon, monsieur ! voilà bien du temps que nous errons dans les corridors du Palais ! j'accompagne mademoiselle....

EMMANUEL, surpris.

Mademoiselle d'Hauberteuil ?

RALPH.

Oui, monsieur...

Diane parait, enveloppée d'une mante noire et voilée ! Emmanuel, jetant son chapeau à Léger, court à elle et la soutient jusqu'à un fauteuil.

LÉGER, bas à Ralph en sortant avec lui par le fond.

N'est-ce pas que ça impressionne, ces couloirs, ces gardes-mantes, ces voûtes, ces robes noires, ces escaliers ?...

On ne les entend plus.

SCÈNE II

EMMANUEL, DIANE.

DIANE. Elle lève son voile et laisse voir un visage bouleversé. Parlant d'une voix altérée :

Monsieur... personne ne peut nous entendre ?

EMMANUEL.

Non, mademoiselle ; mais vous êtes bien troublée, remettez-vous !

DIANE.

Monsieur... (Allant pour parler et s'arrêtant). Non ! je ne peux pas !

EMMANUEL.

Je vous en prie, prenez le temps de vous remettre !

DIANE.

Monsieur, j'ai pour vous la plus grande estime... je suis venue vous confier une situation... épouvantable.

EMMANUEL.

Épouvantable!... Pour vous, mademoiselle?

DIANE.

Où! Vous connaissez ma vie, monsieur : vous ne la connaissez pas toute entière. Je vis... si c'est vivre! sous la domination d'un misérable!.. (avec un cri) dont il faut me délivrer, monsieur!

EMMANUEL, à part.

Ah! une trace!.. (Haut) Mademoiselle! que m'apprenez-vous!

DIANE.

Cette pauvre femme qui m'a recueillie, quand toute enfant j'arrivais à Paris, elle avait un fils... Vous m'écoutez, monsieur?..

EMMANUEL, vivement.

Si je vous écoute!.. (Se contenant.) Vous disiez que cette femme... (laquelle était de la dernière condition, vous voyez que je me souviens!) avait un fils...

DIANE.

Nous avons grandi ensemble... Et maintenant encore... j'en rougis!.. il m'appelle sa sœur. A peine avais-je commencé à recevoir quelque instruction, on m'envoya gagner ma vie... Vous savez comment! Lui... le malheureux!.. Il s'en alla... (Bas et frissonnant.) dans les chemins qui mènent au bagne...

EMMANUEL, à part.

Voilà l'assassin! (Haut.) Mademoiselle, le nom de cet homme?

On frappe à la porte du fond.

EMMANUEL, à Diane.

Pardon! (Haut.) Entrez!

L'HUISSIER, qui en entrant vient à Emmanuel lequel va à lui;
parlant bas.

L'agent que monsieur a demandé...

EMMANUEL.

Monsieur Roch.

L'HUISSIER.

Il sera ici dans une heure.

EMMANUEL.

Bien. (Revenant à Diane pendant que l'huissier se retire.) Continuez, mademoiselle, cet homme...

DIANE

Je le revis souvent, moi qui le fuyais toujours! Ses déguisements, ses audaces pour arriver à moi me faisaient trem-

bler! Il invoquait le souvenir de sa mère pour m'arracher de l'argent... Et que ne tentait-il pas pour m'entraîner au crime!..

EMMANUEL.

Il vous a poursuivie jusqu' dans l'hôtel de Novailles?

DIANE.

Malgré moi!..

EMMANUEL.

Par la petite porte du jardin.

DIANE, réprimant un mouvement de surprise.

Peut-être... (A part.) Que sait-il donc!... J'ai bien fait de venir! (Haut.) En me sachant aimée de cette généreuse famille, il avait conçu un plan... odieux, et qu'il croyait devoir l'enrichir. « La duchesse peut mourir, disait-il : il faut que mademoiselle d'Hauberteuil se fasse aimer du duc... »

EMMANUEL, gravement.

Et le duc vous a aimée, mademoiselle.

DIANE.

Hélas! — Vous l'avez deviné : il m'a bien fallu le deviner moi-même! J'ai voulu fuir alors : la crainte d'être accusée d'ingratitude m'a retenue.

EMMANUEL.

Mais... quand la duchesse est morte, quand des doutes horribles nous sont venus, vous auriez pu nous montrer le meurtrier peut-être : vous ne l'avez pas fait!

DIANE.

Moi! accuser de meurtre le fils de la femme qui m'a servie de mère! Mais il est innocent de ce crime, monsieur, si ce crime a été commis! Il est coupable, mais il n'a jamais tué!

EMMANUEL.

Qu'en savez-vous?

DIANE, avec force.

Non! non! taisez-vous!

EMMANUEL, à brûle-pourpoint.

C'est lui que Léger a vu dans votre chambre.

DIANE, un peu troublée.

Lui!

EMMANUEL, appuyant.

Il vous avait donc forcée à le recevoir la nuit de Noël?

DIANE, redevenue maîtresse d'elle-même.

La nuit de Noël! Non.

EMMANUEL.

Mais... la déclaration de Léger...

DIANE, pesant toutes ses paroles.

Il se peut que Léger ait vraiment vu quelqu'un, mais quelqu'un que je n'aurais pu voir moi-même ! La porte dans laquelle Léger croit avoir aperçu un homme, a pu être refermée aussitôt qu'ouverte, avant que j'eusse le temps de me tourner de ce côté.

EMMANUEL, l'observant toujours.

C'est possible !

DIANE, s'animant.

Et il se peut alors... — c'est effrayant ! — que cet homme soit en effet le même que celui dont je viens de vous parler. (S'animant encore.) Oh ! mais alors, il ne s'agirait plus de moi, de mon repos, de ma vie.

EMMANUEL.

Le nom de cet homme ?

DIANE.

Mais... c'est vous le livrer !...

EMMANUEL.

Est-ce que la duchesse n'a pas fait cent fois plus pour vous que la mère de ce misérable ? Est-ce qu'elle n'a pas été votre vraie seconde mère ?... Vous ne l'aimiez donc pas ?

DIANE, avec élan.

Moi ! (Résolument et d'un trait.) Cet homme s'appelle Phénix Porion, monsieur, et il s'est fait nommer : *Mangeur de fer* ! Cette nuit, après votre départ, il est encore venu me sommer de lui apporter de l'argent... je ne sais où !... au cabaret du *Soleil Rouge*, je crois ! Oui ! là ! ce soir, à onze heures, il sera là.

Elle tombe assise comme épuisée, et le front dans les mains.

EMMANUEL.

Merci.

Il va à son bureau et se met à écrire avec précipitation.

DIANE, à part et comme brisée.

Ah !.. je ne recommencerais pas !

EMMANUEL. Il a sonné, à l'huissier qui paraît, et à demi-voix.

Ceci à la préfecture ! (Revenant à Diane quand l'huissier est sorti.) Et... s'il faut vous trouver face à face avec cet homme, mademoiselle, déclarerez-vous le reconnaître ?

DIANE.

Ah !...

EMMANUEL.

Vous avez peur ?

DIANE, le regardant en face.

Vous croyez?... (Après un court silence). Je le reconnaitrai.

EMMANUEL.

Mademoiselle, si Phénix Porion est le coupable, justice sera faite et vous aurez vengé votre bienfaitrice. Comptez toujours sur moi pour vous délivrer de lui.

DIANE, à part.

Allons donc!

EMMANUEL.

L'huissier entre et lui apporte une carte de visite.

C'est mademoiselle de Novailles.

DIANE, après une courte hésitation.

Recevez-la, monsieur; j'achèverai devant elle.

EMMANUEL.

Faites entrer.

Il va au-devant de Blanche, que l'huissier introduit. Diane s'incline, Blanche la regarde avec étonnement sans la saluer.

SCÈNE III

DIANE, EMMANUEL, BLANCHE, puis COLETTE
ET RALPH.

DIANE, reprenant.

J'allais vous parler, monsieur, du marquis Blamont.

BLANCHE.

Est-ce votre mariage avec lui que vous venez annoncer à M. de Kéral?

EMMANUEL, surpris.

Un mariage! Octave!..

BLANCHE.

Oui, Emmanuel! Cela vous semble incroyable, n'est-ce pas?... Mon frère est cependant entré chez moi tout à l'heure, m'apportant cette nouvelle! Ah! j'ai refusé d'y croire, et je suis venue vous demander si vraiment c'était possible? si Octave n'avait pas perdu la raison?

EMMANUEL, après un court silence, doucement, tout en regardant Diane.

M. de Blamont est dans l'âge où l'on exerce tous ses droits, et s'il aime mademoiselle, il est...

BLANCHE.

Il est perdu.

DIANE.

Et si je l'aime ?

BLANCHE.

Déshonoré...

EMMANUEL, vivement.

Mademoiselle de Novailles connaît mon profond respect pour elle... mais elle comprend que je ne puis chez moi...

DIANE.

Merci, M. de Kéral ! (A Blanche.) Nous ne nous sommes vues qu'un instant, mademoiselle, le jour de votre retour à Paris. Depuis, vous avez repoussé mon amitié et mes services ; aujourd'hui vous venez de m'outrager. Je ne mérite ni ces dédains ni cet outrage. Puisque nous voici face à face, veuillez me dire une fois de quoi vous m'accusez ?

BLANCHE, qui s'est animée en entendant ce qui précède.

Je vous accuse de n'avoir pas respecté cette chose sainte entre toutes : la famille ! La mienne vous avait recueillie, vous l'avez minée dans sa base ; vous avez brisé les liens qui l'unissaient, vous avez séparé le mari de la femme, les parents des enfants, le frère de la sœur.

EMMANUEL, à part, observant Diane.

Elle pleure ! (Haut à Blanche.) De telles suppositions...

BLANCHE.

Suppositions !.. Non pas ! Les femmes, monsieur de Kéral, ont des clairvoyances singulières, comme les enfants, comme ceux qui vont mourir, comme...

DIANE.

Croyez votre mère alors ! ne me regardait-elle pas comme une sœur pour vous dans cette lettre où...

BLANCHE.

Où un mot a été effacé, madame ! Après avoir écrit : « votre sœur !... » la duchesse avait écrit : « Non, non, défiez-vous ! » et ce « défiez-vous ! » ce tardif « défiez-vous ! » ce mot d'alarme, écrit aux lueurs de la mort, qui donc l'a effacé ?... Je vous en accuse.

DIANE.

Moi !...

BLANCHE.

En devinant un crime, j'ai senti tout à coup se tarir mes larmes, et mes yeux sont restés brûlants et arides. Ne pouvoir pleurer sa mère, quelle souffrance !... Je vous en accuse !

DIANE, avec douleur.

Et de quoi encore, mademoiselle ?

BLANCHE, à Emmanuel.

Elle le demande! (A Diane brusquement.) Personne ne vous soupçonne, on vous aime, on vous estime! on vous honore!!! Mais tous les juges du monde vous déclareraient irréprochable, toutes les bouches vous proclameraient pure et m'accuseraient de calomnie, que moi qui vois en vous l'ambition, la cupidité, le crime!... je dirais toujours que vous m'avez faite orpheline; je crierais toujours à l'insensé qui vous aime: Epouse donc celle qui a tué ta mère!

DIANE, bondissant.

Monsieur! monsieur! entendez-vous! vous êtes magistrat, je vous demande justice; je me suis laissé accuser d'intrigue, d'ingratitude, que sais-je!... mais cela? oh! cela!!

EMMANUEL.

Je vous ai dit de compter sur moi, mademoiselle d'Hamberteuil, je vous protégerai, je vous défendrai.

BLANCHE.

Même contre moi?

EMMANUEL.

Même contre vous.

DIANE, qui a repris son calme.

Merci, monsieur... Monsieur de Kéral, j'ai repoussé hier la main du duc de Novailles, je refuse aujourd'hui la main du marquis Octave de Blamont.

EMMANUEL.

Pourquoi, mademoiselle?

DIANE.

Parce que je l'aime!... et que je ne me trouve pas digne de lui! (S'approchant d'Emmanuel.) Oubliez-vous déjà ce que je vous ai confié? et qu'il y a des contacts qui souillent et qui déshonorent?... (Haut et regardant Blanche.) J'entre dans un couvent. (A Emmanuel.) En mourant au monde, je vous charge de mes dernières volontés.

EMMANUEL.

Je les remplirai.

DIANE.

C'est donc vous qui redirez à Octave, et ma triste confidence, et ma ferme résolution. C'est vous qui désignerez la retraite où je m'en-fermerai; et qui m'y conduirez, en me promettant qu'elle ne sera connue de personne. (Avec un sourire triste.) Comme ce n'est pas mademoiselle qui me trahira, Octave et le duc ne me reverront plus. (A part, en marchant vers le fond.) Le duc surtout!... (Appelant.) Ralph! (La porte s'ouvre, Ralph paraît, Colette entre derrière lui, Diane revient en scène en disant:)

Voilà ce qui me restait à vous dire, monsieur, quand mademoiselle est entrée... Maintenant, je vais vous attendre chez moi.

COLETTE, vivement à voix basse, à Emmanuel.

Retenez-la !

Emmanuel l'écarte doucement de la main ; elle va pour parler à Blanche qui l'écarte de même.

DIANE, achevant, à Blanche.

En priant pour ma bienfaitrice, mademoiselle, je prierai pour sa fille. . à qui je pardonne... Adieu !

Elle arrête du geste Emmanuel qui s'avancait pour la conduire, et elle sort suivie de Ralph.

SCÈNE IV

BLANCHE, EMMANUEL, COLETTE.

COLETTE, d'un ton menaçant.

Non, non ! pas adieu !

EMMANUEL, à Blanche restée immobile et muette.

Eh bien?...

BLANCHE.

Eh bien!... (Avec force.) Non, non, non ! Elle ment !

COLETTE.

Va-t-on m'écouter, moi, à la fin !

BLANCHE.

Toi, Colette !

COLETTE.

Monsieur de Kéral, mademoiselle, ma chère Blanche... Si madame la duchesse a été victime d'un meurtre, j'ai peut-être vu le meurtrier !

BLANCHE, tressaillant.

Tu as vu...

COLETTE.

Oui, à Auteuil, hier soir. — Cette Marie, cette Diane, doit être l'instrument du scélérat que j'ai vu. Ce scélérat...

EMMANUEL.

Avait formé un plan qui devait l'enrichir, et...

COLETTE, stupéfaite.

Vous savez ça !

EMMANUEL.

Il voulait que mademoiselle d'Hauberteuil devint duchesse de Novailles...

BLANCHE.

Vous le saviez!...

EMMANUEL.

Tu le reconnaîtrais, Colette, cet homme?

COLETTE.

Pardi!

EMMANUEL.

Bien. Après?

COLETTE.

Après! après!... Je n'en sais pas tant, moi! Une chose terrible, c'est que l'autre homme lui a parlé de la nuit de Noël! Cet homme-là, un ivrogne, qu'il avait rencontré à Auteuil, sur le pont de Grenelle, il l'a jeté dans l'eau, preuve que c'est un scélérat!... et il s'est sauvé... sauvé... que Léger et moi nous n'avons pas pu le suivre. C'est alors que j'ai envoyé Léger vous chercher chez sa complice, mais...

EMMANUEL.

Cet homme doit être l'assassin, oui; mais ne dites pas que mademoiselle d'Hauberteuil est sa complice.

BLANCHE.

Ah! c'en est trop! Quoi! Tout ce qu'on vient de vous dire, vous le saviez, monsieur de Kérall! Et cette femme est libre! et vous la défendez! Que faut-il croire, enfin?... que vous ne m'aimiez pas!

EMMANUEL, désespéré.

Ah!...

BLANCHE, sans s'arrêter.

Puisque vous ne partagez pas des pressentiments...

EMMANUEL, vivement.

La justice, mademoiselle, ne se fait pas avec des pressentiments. Je hais cette femme autant que vous... et depuis plus longtemps! Tout ce qu'il y a d'honnête en moi se révolte à sa vue, je la sens coupable; mais...

BLANCHE, impétueusement.

Mais?...

EMMANUEL, continuant.

Je suis magistrat, et tout doit se taire en moi-même quand il s'agit de mon devoir.

BLANCHE.

Et cette femme?

EMMANUEL.

Cette femme est venue se plaindre à moi comme si elle était une victime : tant qu'aucun fait ne démentira ceux qu'elle m'a contés, elle aura le droit de compter sur moi.

BLANCHE.

Et si elle triomphe ?

EMMANUEL.

Elle ne triomphera pas. Il y a une fatalité qui fait que le coupable vient de lui-même aider à son châtimement. Cette femme m'a fait connaître le meurtrier.

BLANCHE.

Elle !

EMMANUEL, continuant.

Oui, en me dénonçant l'homme qui l'opprime ; mais il doit être armé contre elle, et il peut me la livrer comme sa complice.

BLANCHE.

Eh bien ?

EMMANUEL, continuant.

Eh bien ! si cet homme... (que je sais où trouver) ; si celui que le chevalier a entrevu, l'homme que Léger a cru voir et celui que Colette a suivi, c'est le même homme, celui-là doit être le criminel et je suis sur sa trace. (Achevant, à Blanche.) Vous voulez venger votre mère : mais votre mère n'avait-elle pas dit qu'elle serait la mienne?... Et vous doutez de moi !!! Ne me faites pas cette injure... J'ai pour vous l'amour profond d'un honnête homme ; je garde à la mémoire de la duchesse un culte sacré, et j'ai voué ma vie à la justice... Mademoiselle de Novailles, votre mère sera vengée !

BLANCHE, lui prenant la main.

Mon ami !

L'HUISSIER, entrant.

C'est le dossier que M. le substitut a fait demander à la préfecture. (Il le dépose sur la table.) M. Roch est là !

EMMANUEL.

Ah !... (Après avoir un peu hésité en regardant Blanche.) Eh bien, faites-le entrer.

Pendant que l'huissier introduit l'agent, Emmanuel dit quelques mots bas à Blanche, qui, abaissant son voile, va s'asseoir à l'écart avec Colette.

SCÈNE V

EMMANUEL, BLANCHE, COLETTE, M. ROCH, c'est-à-dire l'homme à la longue redingote du cabaret d'Auteuil. Il doit avoir l'air bonhomme, simple et respectable.

EMMANUEL. Il offre un siège à l'agent. Voyant que celui-ci a aperçu Blanche et Colette.

Nous pouvons parler, ne prenez pas garde!

M. ROCH.

Oh! comme monsieur voudra! qu'est-ce qui peut m'étonner, moi!...

EMMANUEL, se décidant à rester debout en voyant que l'espion ne veut pas s'asseoir.

Depuis que je vous ai fait demander, monsieur, il m'est venu des renseignements qui rendront votre tâche plus facile.

M. ROCH.

Monsieur le juge, une tâche est facile... quand elle est faite. Qui est-ce que je dois... amener?

EMMANUEL.

Un forçat échappé de Brest qui sera ce soir, à onze heures, au *Soleil Rouge*... (S'interrompant.) Qu'est-ce que c'est que le *Soleil Rouge*?

M. ROCH.

C'est un grand bouge près de la barrière des Fourneaux. Il y va des voleurs, des gens à métiers sans nom, des libérés.. On y voit même d'honnêtes gens!... Il s'y fait des noces, des repas d'enterrement; j'y ai vu des baptêmes...

EMMANUEL, l'arrêtant.

Bien! bien! assez.

M. ROCH.

Et... le nom de ce...

EMMANUEL, feuilletant le dossier qu'on lui a apporté.

Il paraît que c'est un homme...

M. ROCH.

Dangereux?

EMMANUEL.

Oui!

M. ROCH, interrompant.

Ah!... Alors, monsieur, ce n'est pas moi qu'il vous faut. Je me fais vieux, moi, je ne pourrais pas en répondre. Quand

ces gueux-là vous estropient, on garde ça pour soi ; il arrive quelquefois qu'ils vous tuent... Et ma foi !... si l'homme est dangereux...

EMMANUEL, un peu inquiet ainsi que Blanche, qui involontairement à releré son voile.

Voyez ! Il s'agit d'un forçat que ses évasions ont fait sur-nommer : « Mangeur de fer. »

M. ROCH, bondissant.

Vous voulez Mangeur de fer ?

EMMANUEL.

Où.

M. ROCH, s'animant.

Le plus effrayant, monsieur ! le plus terrible à prendre ! Dieu sait pourtant qu'il faut que je le prenne... une bonne fois ! (A lui-même.) Ce soir !... onze heures ! *Soleil Rouge* !

EMMANUEL, bas à Blanche.

On dirait que ce nom lui a donné la fièvre !

M. ROCH, s'animant toujours.

Un homme à roueries infernales !... Des armes sûres ! des cachettes introuvables, se déguisant comme un comédien !... Comment sera-t-il ce soir : jeune, vieux, homme, femme ? le savez-vous ?

EMMANUEL.

Non. (Montrant Colette.) Voici une personne qui l'a vu hier...

M. ROCH.

Hier ! hier !... moi aussi je l'ai vu hier ! mais je...

EMMANUEL.

Décidez-vous !... Faites-vous aider s'il le faut ; car, en effet, l'homme est dangereux ! (Montrant le dossier.) Je viens de voir là qu'il a déjà tue...

M. ROCH.

Une femme, n'est-ce pas ! La Breloque ?

EMMANUEL.

Où. Vous l'avez connue ?

M. ROCH.

C'était ma fille.

Un silence. — Emmanuel, Blanche et Colette regardent l'agent avec saisissement.

EMMANUEL, à lui-même.

Ma fille ! (A Blanche.) L'assassin de la duchesse sera à nous ce soir.

Le rideau baisse.

SIXIÈME TABLEAU

Au Soleil Rouge

¹La grande salle du *Soleil Rouge*. Une galerie à la hauteur d'un entresol, fait le tour de cette salle. Elle est bordée d'une balustrade à barreaux, garnie de tables et de chaises et vient s'arrêter de chaque côté au manteau d'Arlequin. — On y monte par deux escaliers de bois avec rampes à jour, qui partent du deuxième plan et dont les marches font face au spectateur. — Au fond, cette galerie est interrompue par une sorte de tribune où est l'orchestre. — Au rez-de-chaussée, sous la galerie, au premier plan, une table, et derrière cette table une porte au-dessus de laquelle on lit : *Estaminet*. — Sous l'escalier et plus loin, d'autres tables. Elles se suivent jusqu'au dernier plan qui est oblique ou cintré, et dans lequel une grande porte est ouverte, laissant voir la cuisine et conduisant au dehors. — Au premier plan de gauche, sous la galerie, une table, et derrière cette table, une porte au-dessus de laquelle on lit : *Salon de Société*. — Sous l'escalier et plus loin, d'autres tables. Elles se suivent jusqu'au dernier plan dans lequel une autre grande porte est ouverte sur d'autres salles. — Cette salle de bal n'a pas de plafond. Les solives de la charpente du toit sont peintes et forment une suite de *V* renversés. — Au fond, au milieu, appuyé à l'orchestre, le *Soleil Rouge*; — c'est un gros quinquet dont la flamme placée au centre luit sur un fond de glace rouge. Des lames de glaces aussi teintées en rouge et à facette simulant des rayons réfléchent et multiplient la lumière autour du foyer. Entre les deux portes du fond on lit cette inscription : *Honneur aux dames*; au-dessus de l'orchestre on lit : *Ici, on fume dehors*. Malgré le soleil rouge et les gros quinquets accrochés autour de la salle, elle est sombre et enfumée.

SCÈNE PREMIÈRE

LES GENS DE LA NOCE, LE MAÎTRE DU SOLEIL ROUGE, UN HOMME EN NOIR, UN MAÇON, UN AUVERGNAT, UN MARCHAND D'HABITS, LA MÈRE DEUX-SOUS, CONSOMMATEURS, GARÇONS DE SALLE, MUSICIENS, ETC., ETC.

Le lever du rideau offre l'aspect animé d'un bal de noces au *Soleil Rouge*. L'orchestre joue la dernière figure d'une contredanse. Les tables sont occupées par des gens de la noce et par des consommateurs. Pendant que la contredanse s'achève, on devra remarquer diverses figures. — D'abord, le maître du lieu, bonhomme court, à gros ventre, à face rubicoude — il va et vient partout, le sourire aux lèvres, la serviette à la main, jetant partout un mot aimable en alignant les bouteilles vides au bout de chaque table. — A la table du pre-

mier plan de gauche, un homme est assis sur un tabouret, le dos appuyé à la porte du cabinet desociété, habillé en noir de la tête aux pieds, et très-pâle sans une ligne de linge, avec une cravate rouge. — Il a devant lui une bouteille et un verre. — A la galerie, de ce même côté gauche, et presque au-dessous de la porte qui existe dans le pan oblique, est assis un cocher de fiacre, les coudes sur la balustrade, il regarde danser ; il est vêtu d'un de ces immenses carriks qu'on portait sous la restauration. — De l'autre côté de la galerie, vers le second plan, il y a deux hommes à la même table ; c'est un charbonnier auvergnat endimanché et un maçon, l'un blanc et l'autre noir, un litre est entre eux deux et leurs verres sont pleins, mais ils ne boivent pas, ils regardent. La table du premier plan de droite est vacante mais il y a du monde à peu près partout ; ça et là des enfants, comme dans les noces bourgeoises. — La contredanse finit. — Cette première table de droite est alors occupée par le marié, la mariée, le père et la mère de la mariée, le garçon et la demoiselle d'honneur. — La mariée cause tout bas et d'assez près avec le garçon d'honneur (ce qui devra se continuer pendant tout le tableau), le marié tient son mouchoir sur sa joue, il se tortille et gambade sans cesse, visiblement en proie au mal de dent. La mère de la mariée, grosse femme, couverte de fleurs, de rubans et de plumes, pleure et sanglote en regardant sa fille. La demoiselle d'honneur tire des noix de sa poche, les épluche et les croque. Elle ne fera pas autre chose. — Le père de la mariée étale à tous les yeux son visage réjoui. Il va et vient, boit beaucoup et rit tout seul.

LE CABARETIER, l'arrêtant.

Vous savez, monsieur Poivrier, le vin et les liqueurs, c'est à part.

LE PÈRE.

Mais oui ! puisque c'est convenu ! Ris donc, filou ! (il lui dénoue le cordon de son tablier.)

LE CABARETIER.

Ah ! mais... c'est que... on a bu !... et...

LE PÈRE, riant.

On a si bien bu que... que... je ne sais plus qui est-ce qui est mon gendret Montrez-moi donc mon gendre...

LE CABARETIER.

Là ! là ! celui qui a mal aux dents .. Là !...

LE PÈRE.

Bon !...

An moment où il se dirige vers la table de droite, le marié s'élance par le fond en se tenant la mâchoire.

LA MÈRE DE LA MARIÉE, essuyant ses larmes, au père.

Léopold ! dis-moi qu'elle n'est pas perdue pour sa mère !

LE PÈRE.

Des larmes ! c'est mon épouse ! (chantant.) « Il faut rire ! » (parlé.)

Ris donc, l'amour! (Il lui dénoue sa ceinture.) Où est mon gendre
(Appelant.) Mon gendre?

(Il sort.)

LA MÈRE, le suivant.

Léopold! Léopold!...

SCÈNE II

LES MÊMES, UN MARIN.

LE MARIN, chantant avec l'accent provençal, en venant du fond et regardant autour de lui.

J'ai connu-z-à Chandernagor
Une femme au teint d'hareng-saur,
C'était madame Belpégor,
Qu'elle avait un parfum très-fort!

Arrivé à la table de gauche, il interrompt sa romance, et au moment où l'homme en noir se versait un verre de vin, il prend le verre et le vide d'un trait.

L'HOMME NOIR, saisissant sa bouteille.

Sacrrrr!...

PHÉNIX, lui arrêtant le bras et plus bas, de sa voix naturelle.

Hé! hé! En douceur, donc! Je suis donc joliment changé qu'on ne me reconnaît pas!... Qu'est-ce qu'on boit?.....
(Arrêtant le cabaretier qui passe.) Hé! marchand de poison! Y a-t-il de l'alcool, ici?

LE CABARETIER.

Plein ma cave, marin! (Frappant du pied.) Nous marchons dessus... En voulez-vous une tonne?

PHÉNIX.

Donnez-nous un verre d'absinthe, pour commencer!... avec un grain de poivre. (Le cabaretier s'éloigne, Phénix à l'Homme noir, reprenant :) C'est donc toi qui es de service à cause de moi?... Je te reconnais, dis donc! c'est toi qui as voyagé dans l'Inde et qui m'as instruit dans la science des poisons. Quelle science! et quels poisons!... Les uns qui tuent en une heure, les autres en un quart d'heure! Ceux-ci qui enivrent, ceux-là qui rendent fou... Ah!

L'HOMME NOIR, gravement et durement.

Ce n'est plus de ça qu'il s'agit, mais...

PHÉNIX.

De mon affaire? Eh bien, croque-mort, me voilà!

L'HOMME NOIR.

Apportez-vous de l'argent ? Vous savez que le dernier délai expire ce soir, et qu'à minuit on vous juge et on vous...

PHÉNIX.

Ah ! on ne me dit plus *toi !*... On me *vous-voye* ! C'est donc sérieux, monsieur *Vous* ? Eh bien, quoi ?... Je l'attends, l'argent, et il n'est pas onze heures !... (A part.) Arrive donc, Lisa !

L'HOMME NOIR, se levant.

Onze heures sont sonnées. (Entrant à gauche.) Je vais prévenir que vous êtes là !

PHÉNIX, le suivant du regard.

Ah !... c'est décidément sérieux !

SCÈNE III

LES MÊMES, moins L'HOMME NOIR.

LE CABARETIER, revenant.

Voilà l'absinthe... et le poivre. Pourquoi faire donc, le poivre ?

PHÉNIX, qui en met dans son verre, reprenant l'accent provençal.

Ça m'est ordonné pour mes douleurs d'estomac. (D'un autre ton, quand le cabaretier est parti.) Qu'est-ce qu'elle fait donc, Lisa ?... (S'animent peu à peu.) C'est que je veux vivre, moi ! Sang-Dieu ! j'y tiens !... Je lui ai bien dit onze heures !... Et si elle ne venait pas ?... Je peux encore me sauver, mais... (Regardant la porte de gauche.) Mais ces gueux-là vous rattrapent partout !... — Et si Lisa me trahissait !... — Non ! elle ne l'oserait pas ! (avec doute.) Hé ! hé ! les femmes ! ! ! C'est que ce n'est plus Brest qui m'attendrait alors, c'est... (riant d'un rire farouche.) Allons, ça va bien ! rôti par ici, grillé par là ! comment ma peau en sortira-t-elle ? Sang-Dieu !

Il va regarder au fond avec inquiétude.

LE PÈRE DE LA MARIÉE, qui va et vient, toujours suivi de sa femme, se trouve alors face à face avec elle.

Ah ! voilà mon gendre ! (il reconnaît sa femme.) Mais c'est à crever de rire ! Je trouve toujours ma femme ! Et mon farceur de gendre... plus jamais !

PHÉNIX, revenant.

Monsieur, s'il vous plaît, avez-vous l'heure ?

LE PÈRE DE LA MARIÉE, tirant sa montre.

L'heure ?... il est... (Tournant sa montre vers Phénix.) Choisissez !

PHÉNIX, à lui-même, avec rage.

Onze heures et demie!

LE PÈRE DE LA MARIÉE, sans s'arrêter.

Car je ne suis pas gris, non! mais je ne distingue pas absolument. Ainsi vous, tenez, vous êtes peut-être mon gendre!... Mais non, vous n'avez pas mal aux dents!... Rions tout de même!

Il veut dénouer la cravate à Phénix qui le regardait sans le voir et qui s'éloigne brusquement. Le père de la mariée manque à'ors de tomber, Phénix va regarder au fond, puis revient se rasseoir à gauche.

LE MARIÉ, revenant du fond et gaiement.

Je ne l'ai plus, ma dent, je ne l'ai plus! Je me la suis fait arracher par le chef de cuisine. Il vient à son beau-père.

LE PÈRE DE LA MARIÉE.

Vous êtes mon gendre, vous, alors? Pourquoi donc avez-vous dit qu'une fois marié vous mettriez votre belle-mère à la broche? On le fait, on ne le dit pas! (Ritournelle.) Ah! ah! on va danser! en place!

SA FEMME, venant à lui.

Avec moi, Léopold! avec moi toujours! (Ils vont se placer.)

LE MARIÉ, allant à la Mariée.

En place, jeune épouse!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA MÈRE DEUX-SOUS, puis L'HOMME NOIR,
puis ses COMPAGNONS.

LA MÈRE DEUX-SOUS, entrant.

Qui veut des pains d'épice, des croquets, des sucres d'orge?...

C'est une vieille hideuse aux cheveux gris ébouriffés. Son bras gauche est passé dans l'anse d'un vieux panier plat et déjeté qui contient des friandises. L'habitude de porter ce panier à gauche fait qu'elle penche toujours à droite. On dirait, à la voir s'avancer, un paquet de loques qui marche. Sous ces haillons, le spectateur reconnaîtra M. Roch.

LE CABARETIER.

Tiens! la mère Deux-Sous!

Elle offre sa marchandise aux gens de la noce.

LE PÈRE DE LA MARIÉE.

Pourquoi donc qu'on l'appelle la mère Deux-Sous?

LE CABARETIER.

Parce que dans toute sa boutique, il n'y a rien qui coûte plus cher.

LE MARIÉ.

Il manque un cavalier.

La marchande, qui a aperçu Phénix, ne le quitte plus des yeux, elle a monté l'escalier de droite et se trouve sur la galerie à côté du charbonnier qu'elle pousse.

LE CHARBONNIER, comprenant et parlant aux gens de la noco.

Me voilà, moi ! (On rit. Il descend.) Mademoiselle ?...

PHÉNIX, de plus en plus agité.

Garçon ! encore de l'absinthe !

On le sert. On danse.

LE MARIÉ, s'arrêtant.

Ah ! mon Dieu ! il s'est trompé !... il m'en a arraché une autre ! (On danse.) Oh ! la ! la ! hé ! chef ! chef !... Je vais me faire arracher l'autre !

Il laisse la mariée et se sauve par le fond, le garçon d'honneur quitte sa danseuse et vient vivement à la mariée.

LE CABARETIER, doucement au père de la mariée.

Vous savez, monsieur Poivrier, que le vin et les liqueurs, c'est à part !

LE PÈRE DE LA MARIÉE.

Comment, banqueroutier !... Le vin à part, maintenant !... Ah ! vieux sans honneur !...

Il lui allonge un coup de poing.

LE CABARETIER.

C'était convenu !

Ils se disputent.

LA MÈRE.

Léopold, n'expose pas ta vie !

Elle les suit pendant qu'ils se collètent, ils disparaissent au fond. Le quadrille est rompu, les enfants crient, les danseurs se dispersent et sortent. Les musiciens descendent de l'orchestre et sortent aussi. Le charbonnier a fait un signe au cocher et au marchand d'habits qui descendent, et tous les trois s'installent à droite.

LE CHARBONNIER.

Garçon ?...

Le garçon les sert, ils fèignent de boire. Il ne reste plus dans la salle qu'eux trois, Phénix et la Mère Deux-Sous.

LA MÈRE DEUX-SOUS, qui a fait le tour par la galerie se trouve près de Phénix en descendant par la gauche. Posant alors son panier sur le bout de la table où il est assis.

Demandez des croquets, des sucres d'orge, des...

PHÉNIX, avec son accent provençal.

Va-t'en au diable !

LA MARCHANDE.

J'en viens !

PHÉNIX.

Retournez-y !

LA MARCHANDE.

Achetez-moi donc un croquet, marin, ça fait boire !

PHÉNIX.

Si tu crois que j'ai besoin de ça pour boire, tu n'as pas ton âge, ma vieille !

LA MÈRE DEUX-SOUS.

De quoi, « ma vieille... » mais de quoi donc, « ma vieille ! » Mais vous seriez-t-encore mon aîné de vingt-cinq ans, vous, mon petit !

Fausse sortie.

PHÉNIX, à lui-même.

A qui donc cette voix-là ? (Rappelant la marchande.) Hé, bouton de rose ! (Elle revient.) Savez-vous l'heure ?

LA MÈRE DEUX-SOUS.

Ménuit qui s'en va-t-être !

PHÉNIX, à lui-même.

Lisa m'a trahi !

LA MÈRE DEUX-SOUS, montrant son panier.

Un sou, les croquets !

PHÉNIX, à part.

Oh ! ce regard-là ! .. Est-ce que ce serait .. ? (Haut.) Allons, voyons ! Servez-moi-z-en un, de croquet, quoique ces douceurs-là ça gâte la poitrine, et...

LA MÈRE DEUX-SOUS, à part.

Il se mêfle !... Hum ! hum !

PHÉNIX, sans s'arrêter.

Mais la marchande est si jolie, si fraîche, si... (Avant que la marchande ait pu l'en empêcher, il lui a passé la main sous le menton.) Si appétissante ! (A part.) Mal rasé, mon vieux !...

LA MARCHANDE, à part.

Toi, c'est toi ! Je t'ai vu à fond ! (Haut.) Mais vous êtes encore potable, vous !

PHÉNIX.

Et brave, donc ! Je vous épouserai, moi, tenez ! Seulement, pour que je vous épouse, faudrait que vot' mari soye mort... (Avec intention.) Évéлина !

LA MARCHANDE.

Vous dites?...

PHÉNIX.

Je dis qu'il me semble vous reconnaître, vous ! Vous devez être la *fême* d'un homme en redingote à queue, qui fait plus de faux pas que de bonnes affaires, hein ! la belle *fêmet* !

LA MARCHANDE, à part.

Ah ! le gredin ! quel œil il a !

PHÉNIX, continuant.

Vous rend-il heureuse ? Et... vous a-t-il donné beaucoup d'enfants ?

LA MARCHANDE, le regardant bien en face.

Eune fille, eune belle fille ! Breloque qu'on l'appelle ! Et, en ce moment-ci, jenez, je cherche son homme pour le lui mener oùsqu'elle l'attend. Vous qui venez de loin, marin, vous ne l'aurez pas rencontré, ce... (Appuyant.) Phénix des hommes ?

PHÉNIX.

Jamais !... (A part, en reculant vers la porte de gauche.) Ah ! le gredin ! quel œil il a !

LA MARCHANDE.

V'là vot' croquet, marin.

PHÉNIX.

Voilà votre sou !

LA MARCHANDE, elle a repris son panier, et à part.

Je te tiens !... (En s'en allant.) Qui veut des croquets, des sucres d'orge ! (En passant près du charbonnier, bas.) Soyez prêts !

L'HOMME NOIR, sortant du cabinet, à voix basse.

Il est minuit, Mangeur de Fer !

PHÉNIX, avec déconragement.

Ah ! mon vieux ! je suis trahi ! (On entend au dehors un bruit de crosses de fusil résonnant sur le sol.) Tiens ! Connais-tu cette musiqué-là ?

L'HOMME NOIR.

Des crosses de fusil !...

PHÉNIX.

C'est le bruit de la planche qui retombe quand la souris est prise !...

L'HOMME NOIR.

La maison est donc gardée ?

PHÉNIX.

San-g-Dieu !... Ça vous va-t-il, que je sois repris ?...

S.

L'HOMME NOIR.

Non!...

PHÉNIX, montrant la gauche.

Va leur dire de me défendre, alors! Ça va chauffer! (L'Homme noir disparaît et reparait presque aussitôt avec les coquins, Phénix reprend à part.) Ah! Lisa, tu m'as vendu, mais tu ne m'as pas encore livré... nous aurons un fameux compte à régler, ma fille!

LA MÈRE DEUX-SOUS, bas.

Où! où! ils sont nombreux!... (À ses hommes) Allez chacun prévenir... (Le charbonnier, le maçon et le cocher sortent par le fond, il ne reste dans la salle que Phénix, la marchande, et l'Homme noir avec ses compagnons. La mère Deux-Sous, bas en regardant Phénix.) Moi! je ne te quitte plus!... (Criant :) Des croquets, des bis...

PHÉNIX, l'imitant.

Des croquets! des sucres d'orgel des... (Changeant de ton :) Et de la prudence, ma vieille, en avez-vous?

Il lui montre les bandits qui ont fermé les portes.

LA MARCHANDE.

Non! mais du courage, j'en ai à revendre! Phénix, il est emps d'aller rejoindre la Breloque!

PHÉNIX.

Ah bah!

LA MARCHANDE, avec force en jetant son panier et en retroussant la manche de sa robe qui laisse voir un bras d'homme.

Phénix, elle t'attend!

PHÉNIX.

Eh bien!... (La frappant d'un coup de couteau.) Vas m'attendre avec elle!

LA MARCHANDE.

Ah!

Elle va tomber derrière la table à droite.

PHÉNIX.

Nous sommes maîtres de la place, nous aurons le temps de nous retourner. Barricadons bien tout! (On accumule les tables, les sièges, tout ce qu'on a sous la main, devant les portes contre lesquelles on entend retentir des crasses de fusil. Les bandits montés à la galerie jettent de là tout ce qu'ils y trouvent pour grossir leurs barricades. On frappe toujours au dehors de divers côtés.) Frappez! frappez!... je n'y suis pas!

L'HOMME NOIR.

Si nous mettions le feu au bouge, ça serait drôle; et on pourrait filer!

PHÉNIX, avec force.

La paix!

UNE VOIX.

Ouvrez, au nom de la loi !

PHÉNIX, montrant l'endroit du plancher précédemment indiqué par le cabaretier.

Porte de la cave !... mais c'est pas par là qu'on descend les pièces... il y a donc une sortie au dehors... Filons par là !

Il va pour soulever la trappe, mais on la voit se lever et un officier de paix paraître par là, suivi de fusiliers en nombre, puis le cocher, le maçon, le charbonnier, et le cabaretier qui porte une lanterne. D'autres soldats entrent par le fond en culbutant les barricades.

L'OFFICIER DE PAIX.

Soldats, si ces misérables ne se rendent pas, feu !

PHÉNIX, qui brandissait une chaise au-dessus de sa tête comme s'il cherchait qui frapper d'abord, la jetant loin de lui avec rage.

Ah !

On s'empare de lui. A la lueur de la lanterne, on voit se relever la mère Deux-Sous, c'est-à-dire M. Roch.

M. ROCH.

J'en reviendrai, moi ! Et toi, Mangeur de Fer ! tu es vaincu.

PHÉNIX.

On le dirait. Mais nous nous retrouverons encore, chasseur d'hommes !

M. ROCH, la main sur sa blessure.

Place de Grève, tueur de femmes !

Le rideau baisse.

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Une Preuve.

Le grand salon d'honneur, dans l'hôtel des ducs de Blamont-Novailles. — Aspect grandiose. — Ce salon occupe quatre plans du théâtre : dans celui du fond, qui est à pans coupés, il y a trois portes-fenêtres ; celle du milieu est plus haute que les autres ; elles ouvrent sur un balcon-terrasse, qui tourne à droite autour du salon. — A gauche du troisième plan, grande cheminée en relief, avec garniture de bronze et surmontée d'une glace. — Au deuxième plan, la porte principale, élevée, et à deux battants. — Au premier plan, une porte plus petite. — A droite, au troisième plan, au-dessus d'une console, un portrait en pied de la dernière duchesse de Novailles. Écusson aux armes du nom dans le fond du tableau. — Au deuxième plan, une autre grande porte-fenêtre ouvrant sur le balcon-terrasse. — Au premier plan, une porte pareille à celle qui lui fait face. — Portraits de familles çà et là. Sur un des côtés, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉGER, puis COLETTE.

LÉGER, seul.

Ah!... je crois qu'il se prépare dans ce vieux hôtel de Blamont-Novailles, une de ces journées dont on se souvient toute la vie!... Pour à présent, il est à croire que je comparaitrai en cour d'assises!... comme témoin!... C'est là qu'il faudra bien parler!...

COLETTE, entrant.

Qu'est-ce que tu fais ici?

LÉGER.

J'attends. Le... prévenu, le « Mangeur de fer » est dans l'hôtel... oui! Il a été arrêté cette nuit. Ce matin, M. de Kéral l'a fait venir sous la garde d'un officier de paix et de

plusieurs agents... On doit être à présent dans l'appartement de feu madame la duchesse, et mon maître a envoyé M. le chevalier chercher mademoiselle d'Hauberteuil, et c'est par moi qu'il a fait prévenir M. Octave et même mademoiselle Blanche..

COLETTE.

Mademoiselle aussi ?

LÉGER.

Aussil Et il m'a dit qu'après ça, j'attende. J'attends. Quant à M. le duc, il paraît qu'il est malade...

COLETTE.

Non ! mais il n'en vaut guères mieux ! Depuis deux jours... depuis qu'il a fallu qu'il reconnaisse qu'il devait y avoir eu un crime ici, il est bien changé, il a des absences, sa raison est comme troublée !...

LÉGER.

Ah ! le malheur ! c'est ça, le malheur... La maison est belle ici, et bien fermée ! Il est entré tout de même !... (D'un autre ton.) Mais nous, Colette, si nous essayions d'être heureux un de ces jours ; je te t'aime, moi !

COLETTE.

Moi ! je parle si mal !

LÉGER.

La grammaire ne fait pas le bonheur !... c'est plutôt toi !... Je te t'aime comme quand tu gardais tes oies... faut me reprendre, Colette, faut me reprendre.

COLETTE.

Peux-tu avoir le cœur de me parler de ça aujourd'hui ?

LÉGER.

Mais, Colette !..

COLETTE.

Assez ! va-t'en !

LÉGER.

Mais puisque...

COLETTE.

Va-t'en !

LÉGER, à part, en sortant par la terrasse.

Voilà un mot qu'elle dit sans faire de fautes !...

SCÈNE II

COLETTE, BLANCHE, puis OCTAVE.

COLETTE, allant à Blanche.

C'est vous, ma chère Blanche! c'est donc vrai que tu veux être là quand on va y amener...

BLANCHE.

Oui, Colette, je le veux. (Voyant entrer Octave triste et abattu.) Silence! (Allant à lui et avec tendresse.) Mon frère!...

OCTAVE.

Je souffre, Blanche.

BLANCHE, après un silence.

Octave! Tout enfant tu venais toujours te confier (montrant le portrait) à notre mère... J'ai plus d'une ressemblance avec elle... j'ai son cœur pour toi!

OCTAVE.

Hier, pourtant, tu n'as pas voulu m'entendre.

BLANCHE, tressaillant.

Hier... mais, hier tu me parlais de...

OCTAVE.

De mademoiselle d'Hauberteuil! (Avec expression.) Je ne puis parler que d'elle! — Ah! Blanche, je ne suis plus moi-même! J'ai senti s'en aller de moi les désirs glorieux, les idées d'avenir, la volonté. Tout dans mon cœur s'est fondu en amour pour Elle! Voilà seulement deux jours que je ne l'ai vue: hé bien, ma vie est arrêtée... J'aime!... j'aime avec délire! et j'ai besoin de le crier à quelqu'un... fût-ce à ma sœur!... Pardonne-moi!

BLANCHE.

Pauvre Octave! — Mais si... par impossible, Octave!... s'il t'était (appuyant) prouvé... que cette femme aimée ainsi, est la complice de l'homme qu'on va amener?...

OCTAVE, bondissant d'indignation.

Blanche! (Après un silence, faisant effort pour se remettre.) Au-dessus du sentiment que je viens d'avouer, il y a dans mon cœur un sentiment encore plus puissant et plus sacré! (Il regarde le portrait.) Blanche, si ce que tu imagines pouvait être vrai!... Ah! tu verrais bien que je saurais venger ma mère!

BLANCHE, émue.

Merci, Octave, merci!

OCTAVE, d'un autre ton.

Mais pourquoi ajouter à ce que je souffre par de pareilles

suppositions ! J'aime tant Diane, vois-tu, qu'aux élans de mon cœur, je crois sentir son approche ! Tiens ! La voilà !... La grande porte s'ouvre et donne passage à Diane appuyée sur le bras du chevalier, Léger reparait derrière eux.

SCÈNE III

BLANCHE, OCTAVE, COLETTE, DIANE, LE CHEVALIER, LÉGER, EMMANUEL, PHÉNIX, L'OFFICIER DE PAIX du sixième tableau.

Octave va au-devant de Diane ; il la conduit à un fauteuil placé à gauche.

DIANE, s'asseyant.

Merci ! (Mais à peine assise, ses yeux rencontrent le portrait de la duchesse. A part.) Ah ! ce portrait !...

OCTAVE.

Qu'avez-vous ?

DIANE, montrant la porte-fenêtre.

Rien ! cette clarté me fait un peu mal aux yeux.

Octave la conduit de l'autre côté. Elle s'assied, en tournant le dos à la fenêtre, sur un fauteuil d'où elle ne peut voir le tableau.

COLETTE, bas à Blanche.

Avez-vous vu ?

BLANCHE, de même,

Où !...

LE CHEVALIER, à Blanche qui se détourne de lui.

Voilà une formalité qui va me vieillir de dix ans !

LÉGER, menaçant le chevalier à Colette.

Il a bu tout de même son doigt de vin d'Espagne !

Emmanuel paraît à la porte principale ; puis Phénix, puis l'officier de paix qui porte des lunettes. — A partir de cette entrée, on voit par instant les agents circuler sur la terrasse autour du salon. — A la vue du Mangeur de fer, émotion pénible... Blanche se détourne et laisse échapper un mouvement d'horreur.

PHÉNIX, il a encore son costume de marin, mais il n'a plus ni favoris, ni per-ruque ; sa tête est la même qu'au troisième tableau. En entrant, son regard a tout de suite trouvé Diane qui a tressailli.

Elle !!!

OCTAVE.

Qu'avez-vous, Diane ?

DIANE.

Je ne sais... j'ai peur ; peur... de cet homme !... de... vous peut-être !

OCTAVE.

De moi!...

EMMANUEL, bas à Blanche et avec prière.

Blanche, pourquoi rester là?

BLANCHE, avec fermeté.

Je le veux!

PHÉNIX, les yeux sur Diane.

Qu'est-ce que je ferai d'elle?

DIANE, continuant.

Rien ne doit pourtant effrayer celle qu'un cloître attend!
M. de Kéral vous a dit...

OCTAVE.

Tout! mais...

EMMANUEL, qui parlait bas à l'officier de paix.

Pardon! (il se fait un grand silence.) Avant de transmettre au juge d'instruction... le... l'affaire, au nom de laquelle je vous réunis, j'ai voulu que cet homme (il montre Phénix.) fût reconnu par ceux d'entre vous qui, déjà, l'ont pu voir. Mais, je vous en conjure, ne témoignez qu'avec certitude. La justice respecte le doute. Au bout de vos déclarations il y a peut-être la mort d'un homme...

PHÉNIX, indifférent aux paroles d'Emmanuel et regardant toujours Diane.

Faut-il la perdre avec moi? ou tenter encore de me sauver avec elle.

EMMANUEL.

Colette. (Mouvement de celle-ci.) Cet homme est-il celui que vous avez vu et entendu parler avant-hier soir sur la route d'Auteuil?...

COLETTE.

Oui, monsieur, c'est lui, je le reconnais; et je l'affirme sur la vie de tous ceux que j'aime; sur mon honneur!

PHÉNIX.

Ah! mademoiselle, l'affreux métier que vous faites là!

EMMANUEL.

Léger?

LÉGER.

Monsieur.

EMMANUEL.

Regarde cet homme. Le reconnais-tu?

LÉGER, tremblant.

Les yeux, monsieur, oh! les yeux!... je les reconnais, ces yeux-là!... mais le visage... non! Je crois pourtant bien que

c'est l'homme à la guitare que j'ai entrevu avec Colette, avant-hier soir, et même... oui!... c'est lui! plus je le regarde... plus c'est lui!... (Affirmant.) C'est bien lui!

EMMANUEL.

Mais... est-ce aussi l'homme que tu as cru voir la nuit de Noël, dans l'appartement de madame la duchesse?

LÉGER.

Ça, monsieur... non!

OCTAVE.

Léger, regarde bien.

LÉGER.

Monsieur, ce n'est pas lui.

EMMANUEL.

Ah! (Il se tourne vers le chevalier, celui-ci fait un bond.) Monsieur le chevalier, reconnaissez-vous cet homme pour celui que, le 24 décembre au soir, vous avez vu entrer dans le jardin de cet hôtel par la petite porte du boulevard des Invalides? Le reconnaissez-vous?

LE CHEVALIER, après une courte hésitation.

Non, monsieur de Kéral.

PHÉNIX.

Il n'est pas méchant, ce chevalier!

EMMANUEL.

Monsieur de Saint-Sauveur, faites un effort de mémoire!

LE CHEVALIER.

Eh! mon ami! j'aurais pu peut-être en parlant, prévenir un crime!... je me suis tu! et ce remords-là me ronge!... Mais j'ai beau interroger ma mémoire! je ne reconnais pas cet homme; non! ce n'est pas lui que j'ai vu entrer dans le jardin!...

EMMANUEL.

Et vous, Léger, vous n'avez rien de plus à dire!

LÉGER.

Non, Monsieur. (Court silence.) Monsieur, sait d'ailleurs que si j'ai vu quelqu'un cette nuit-là... je n'en ai jamais été bien sûr!...

EMMANUEL, comme saisi d'une idée.

Ah! (Il va parler à l'officier de paix, puis revient dire à Phénix.) Suivez monsieur! (Phénix sort avec l'officier de paix. Aux autres qui restent dans le salon.) Attendez!

Il sort après l'officier de paix et Phénix par la terrasse.

LE CHEVALIER.

Ne pas pouvoir vivre tranquille!... je ne dors plus, moi! je ne digère plus moi!... et personne ne me plaint... Oh! les égoïstes! les égoïstes!

BLANCHE, bas à Colette en lui montrant Diane.

Comme elle est pâle!

OCTAVE, de son côté.

Diane, vous souffrez!

DIANE, se forçant à sourire.

Non!... non!... (A elle-même les yeux sur la porte par où Phénix vient de sortir.) Tout à l'heure, ce sera à moi de le reconnaître!...

Phénix reparait poussé en avant par l'officier de paix : il a les lunettes et le chapeau de celui-ci, avec une cravate blanche et l'habit d'un agent. Il rappelle ainsi le faux médecin du prologue.

LÉGER, l'apercevant dans la glace et s'écriant.

Le voilà! c'est lui! c'est lui.

LE CHEVALIER, vivement.

C'est lui! je le reconnais! Monsieur de Kéral, je reconnais maintenant cet homme, c'est lui que j'ai vu ouvrant la petite porte... (Mouvement. Après un silence le chevalier reprend.) Ah! messieurs! tout ceci abrège ma vie!...

PHÉNIX.

Et la mienne donc! (Haut.) Il me semble que c'est tout, monsieur le magistrat?

EMMANUEL, sans l'écouter.

Cet homme doit encore être reconnu par une personne... dont le témoignage est important.

OCTAVE.

Cette personne?

EMMANUEL.

C'est mademoiselle d'Hauberteuil. (A Diane.) Vous avez le malheur de connaître Phénix Porion depuis longtemps, mademoiselle, et, quelles que soient ses transformations, vous pouvez toujours dire : c'est lui.

Il semble attendre un mot de Diane. Elle ne dit rien.

PHÉNIX, à part.

Nous ne sommes pas à la noce, là, ma poule!

EMMANUEL, lui montrant Phénix.

Est-ce bien là le fils de la femme qui vous a élevée?

DIANE, d'une voix faible.

Oui.

PHÉNIX, à part.

Prends garde, Lisa, prends garde!...

EMMANUEL, s'arrêtant entre chaque question.

Est-ce bien l'homme qui, abusant du souvenir de sa mère, vous a poursuivie partout pour vous arracher de l'argent? Qui a tout fait pour vous entraîner dans la honte avec lui? Qui a voulu vous associer à un plan infâme qu'une mort... survenue depuis!... devait faire réussir? Ce Phénix Porion, que nous croyons être l'assassin de la duchesse, est-ce bien cet homme? Le reconnaissez-vous.

DIANE, d'une voix basse mais ferme.

Oui, monsieur.

PHÉNIX, rugissant.

Ah!...

Placé devant la cheminée, il attendait, balétant une parole de Diane. Au « oui » qu'elle prononce, il saisit un candélabre de bronze et par un saut de tigre, il fond sur Diane restée calme. Octave se jetant devant elle par un bond aussi rapide, arrête Phénix en étreignant son bras levé.

EMMANUEL, s'élançant entre eux, les séparant, et d'une voix tonnante. Octave!

PHÉNIX, il va replacer le bronze sur la cheminée, se retourne, et d'une voix pleine de sangfroid.

Tenez, messieurs, nous perdons du temps. Je suis peut-être un brigand, un révolté, un démon!... mais le meurtre dont on m'accuse ici, je n'en suis pas coupable. (Promenant autour de lui un coup d'œil assuré.) Non!... qu'on me laisse un instant seul... Seul!... (A l'officier de paix.) avec monsieur le substitut, et je vais lui prouver mon innocence!

EMMANUEL, après un court silence.

Soit! (Montrant la première porte du droite.) Entrez là, mes amis.

BLANCHE, à demi-voix.

Emmanuel, ne craignez-vous rien?

EMMANUEL.

Non. (Avec émotion) Merci!

BLANCHE, bas à Colette.

Viens!... (S'arrêtant.) Ah!... j'ai peur... (Montrant Emmanuel.) Pour lui.

Elle sort par la porte de gauche avec Colette, les autres sortent par la droite.

DIANE, à part, en jetant un regard au salon qu'elle quitte.

Ma vie ou ma mort va se décider là!

Elle sort aussi par la droite

SCÈNE IV

EMMANUEL, PHÉNIX, puis BLANCHE.

EMMANUEL, avec rodesse.

Voyons donc, par quelle ruse tu as pu croire m'abuser un instant, misérable!

PHÉNIX.

Oh! oh! comme vous êtes rude donc, monsieur!

EMMANUEL, très-sérieux.

J'ai tort, car vous êtes le plus à plaindre des hommes!... je vous promets la douceur, qu'on doit aux malheureux... parlez!... Parlez! et souvenez-vous que vous ne devez attendre rien que de la sincérité de vos aveux.

PHÉNIX,

Des aveux! ah! ah! ah! Eh bien! en voilà un d'aveu : Je suis coupable, oui, mais, j'ai des complices.

EMMANUEL, avec étonnement et appuyant.

Des complices!

PHÉNIX.

Deux complices!

EMMANUEL.

Et vous allez me les nommer ?

PHÉNIX.

J'y compte bien, mon premier complice il est près de nous. Il nous écoute peut-être... c'est la personne que vous avez la... bonhomie d'appeler mademoiselle d'Hauberteuil... (S'arrêtant et comme à loi-même.) Elle croit avoir tout prévu! (Ici l'on voit Blanche reparaitre sur la terrasse et regarder dans le salon avec inquiétude. Haut.) Mon autre complice...

EMMANUEL.

Eh bien? c'est?...

PHÉNIX, se rapprochant d'Emmanuel et tranquillement.

C'est M. le duc de Novailles.

EMMANUEL, bondissant.

Tu mens, misérable, tu mens!

PHÉNIX.

Me croyez-vous assez bête pour venir vous dire ça sans preuve! je l'ai, la preuve : une lettre, que j'ai prise chez mademoiselle d'Hauberteuil; une lettre à elle écrite par M. le duc, de sa main, avec sa signature; une lettre qui convaincra tout le monde que la mort de la duchesse a été le but

et l'œuvre de trois complices : Mangeur de fer, la demoiselle de compagnie et M. le duc de Blamont-Novailles.

BLANCHE, qui vient d'entrer s'avancant vivement.

C'est faux!... horreur!... horreur!!!

EMMANUEL, se jetant entre elle et Phénix.

Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous! Il y a là un piège où je ne tomberai pas. (Faisant un pas vers la gauche.) Est-ce tout, Phénix Porion ?

PHÉNIX, se mettant devant lui.

Un piège! (Résolument.) Monsieur, si vous ne me croyez pas, et si l'on me juge, l'échafaud ne sera pas replié, qu'on recevra au parquet (Appuyant.) et devant témoins, la lettre, la preuve dont vous niez l'existence! — Risquez donc cela, si vous l'osez.

BLANCHE, à Emmanuel.

Mais faites-le donc taire!

EMMANUEL.

Mais rassurez-vous donc! Tout cela est faux, vous l'avez dit! c'est de l'intimidation! c'est une tentative désespérée! (Montrant Phénix.) Qu'est-ce qu'il risque, lui?

PHÉNIX.

Je risque ma vie, si je suis condamné : je défends ma vie. Innocentez-moi du meurtre de la duchesse, renvoyez-moi à Brest et je vous rends la lettre.

EMMANUEL, à part, avec effroi.

Dirait-il vrai?... Non!

PHÉNIX, reprenant.

Il faut qu'il n'y ait pas de coupable... ou qu'il y en ait trois! Je ne veux pas mourir seul, moi!... je veux montrer le chemin aux autres!...

Emmanuel se dirige vers la gauche.

BLANCHE.

Où allez-vous?

EMMANUEL.

Appeler l'officier de paix pour lui rendre cet homme.

PHÉNIX, lui barrant le chemin.

Monsieur, la lettre existe!

EMMANUEL.

Tu mens!

PHÉNIX, furieux.

Sang-Dieu! (Il tire la lettre de sa poitrine en disant.) La voilà! (A Blanche en lui montrant la lettre à bout de bras.) Est-ce l'écriture?...)

(A Emmanuel de même.) Est-ce la signature!... (Lisant.) « Au Blamont, 8 septembre 1828. Vous ne me reprocherez plus mes hésitations, ma bien-aimée! ce *Oui* si terrible à prononcer et que demandait votre jalousie, je vous l'écris, je vous l'accorde. Quel crime pourtant que de sacrifier cette douce créature qui m'aimait... et qui t'aima aussi!... tant on est forcé de t'aimer! mais il s'agit de ton bonheur! — Pauvre victime! quel pressentiment lui faisait donc dire hier, quand elle souffrait sans savoir pourquoi: si j'allais bientôt mourir! — Pas de regrets! je n'aime que toi! tu es mon seul et dernier amour! je... je veux qu'il n'y ait plus rien, ni personne entre nous; je veux consacrer le reste de ma vie à ton bonheur et à ton ambition puisque nous voilà réunis... et pour toujours!... Que ce que tu as voulu se fasse promptement et surtout en dehors de moi. Tu as à toi une personne dont tu es sûre... (Phénix le montre et reprend.) C'est bien. Mais pour notre tranquillité, pour les enfants, nous devons prévenir jusqu'à l'ombre d'un doute sur la vraie cause de cette disparition... » (Pendant cette lettre dont Phénix a accentué les mots significatifs, Blanche a souvent, par des gestes de désespoir, voulu l'arrêter. Il se tait enfin en ajoutant seulement.) Signé! c'est signé!...

Emmanuel est anéanti.

BLANCHE, allant à lui.

Monsieur de Kéral! suspendez tout! ah!... je voulais punir! mais accuser mon père! voir mon père traîné devant des juges à côté... de ces monstres! condamné.. à l'échafaud peut-être! et pour avoir... Emmanuel! mon frère! Renvoyez-les! donnons-leur... tout ce qu'ils voudront! mais qu'ils me laissent mon père!... Ah! qu'attendez-vous? hâtez-vous donc!

EMMANUEL.

Je ne vous entends pas pauvre fille! je n'entends que la voix terrible de mon devoir!...

BLANCHE, qui ne comprend pas.

De voire devoir?

EMMANUEL.

De mon devoir de magistrat, qui veut que je frappe le coupable où je le trouve, quel qu'il soit!

BLANCHE, égaré.

Qu'est-ce que vous dites?

EMMANUEL.

Je dis qu'il faut livrer à la loi l'homme que voici, la femme qui est là, et le duc de Novailles coupable comme eux...

BLANCHE.

Mon père!

EMMANUEL, répétant avec force.

Coupable comme eux!...

BLANCHE.

Vous ferez cela!

EMMANUEL.

Je ferai mon devoir.

BLANCHE.

Mon ami, mon ami! Songez à ce que vous dites! vous m'aimez, n'est-ce pas? et vous voulez déshonorer mon nom!

EMMANUEL.

Je vous donnerai le mien.

BLANCHE.

Vous êtes fou! jè serais la femme de l'homme qui aurait fait condamner mon père! moi!!! Mais... je justifierais Octave!

EMMANUEL.

Le duc a voulu la mort de votre mère...

BLANCHE.

Croyez-vous qu'elle n'aurait pas cent fois pardonné, ma mère! je vous supplie, je vous conjure!... sauvez mon père! qui sera le vôtre!... Pitié! pitié!

EMMANUEL, à Blanche, en essayant de la relever.

Blanche, je vous adore!... Mais mon devoir pour moi, est plus sacré que tout! On m'a accordé des pouvoirs qui m'obligent! j'ai juré que justice serait faite, justice sera faite... dussé-je... me brûler la cervelle après mon devoir rempli!

BLANCHE.

Et je mourrai moi! car je t'aime, Emmanuel! Je ne te l'ai jamais dit, mon ami... mon fiancé, mais je t'aime! du plus profond de mon âme!... Laissez-moi vivre, ô mon mari, pour mon père... pour notre père, et pour vous... pour toi!

Elle se jette à ses pieds, lui balsant les mains et étouffant ses genoux.

EMMANUEL, qui se détournait pour ne pas la voir, d'une voix altérée.

Assez!

PHÉNIX, tendant la lettre.

Tenez! (Blanche s'en empare dans un mouvement convulsif. Moment de silence.) Je me fie à vous pour le reste, et n'ayez pas peur, il n'y en a pas d'autres: des lettres comme ça, on n'en écrit pas deux! (Allant à gauche et appelant.) Monsieur l'officier de paix!

SCÈNE V

LES MÊMES, L'OFFICIER DE PAIX, OCTAVE rentrant derrière lui avec LE CHEVALIER,

EMMANUEL, d'une voix brisée.

Monsieur l'officier de paix, cet homme va être reconduit en sa prison, je verrai M. le procureur du roi!

Il tombe assis accablé.

L'OFFICIER DE PAIX, à Phénix.

Venez!

PHÉNIX, à part, en souriant et à lui-même.

Ah! je la reverrai, et lui aussi!

Il sort.

OCTAVE, entrant.

Et le crime?..

BLANCHE, avec fièvre.

Il n'y a pas eu de crime!

OCTAVE.

Ah! Dieu soit loué!

BLANCHE, encore tremblante.

Et personne ne doit plus être soupçonné (Appuyant) : Personne!.. (Octave s'approche d'elle et lui parle bas.)

LE CHEVALIER.

Eh! je le disais bien!

Il rentre par la droite.

OCTAVE, continuant hant.

Il n'existe donc rien qui ne soit à l'honneur de cette noble fille!

BLANCHE, avec un grand effort.

Sans doute!

OCTAVE, avec joie.

Enfin! (A Blanche). Merci!

Il rentre à droite.

SCÈNE VI

EMMANUEL, BLANCHE.

BLANCHE, s'approchant lentement d'Emmanuel et une fois devant lui, d'une voix triste et tendre.

Emmanuel, je serai votre femme dès que vous le voudrez.

EMMANUEL.

Jamais!.. Je croirais toujours que vous vous êtes donnée en payement!

BLANCHE.

Mais!.. Qu'avez-vous donc fait? Vous n'avez rien dit!

EMMANUEL.

Et ma conscience? Croyez-vous qu'elle se taise!.. Non, je n'ai rien dit : car à votre voix, ma volonté est morte, je suis devenu lâche (Avec un élan de douleur). Que vais-je faire à présent? Donner ma démission? mourir?

BLANCHE.

Et moi?

EMMANUEL, s'animant toujours.

Non!.. Ni fuir, ni mourir! Il faut faire mon devoir! Quand même! toujours! à tout prix!.. Donnez-moi cette lettre.

BLANCHE, avec un cri.

Vous la donner! (Elle s'élance pour sortir, mais elle s'arrête en se trouvant en face de son père qui entre.)

SCÈNE VII

EMMANUEL, BLANCHE, LE DUC.

LE DUC. Depuis le quatrième tableau un grand changement s'est fait en lui; le chagrin, l'angoisse et l'abandon des soins qu'il prenait de lui-même, laissent maintenant voir en lui un vieillard. Il a les cheveux presque blancs, les mains un peu tremblantes, la démarche indécise.

C'est toi, ma fille! je ne t'ai pas vue depuis longtemps, il me semble!.. Bonjour, mon enfant! Mais, Blanche!.. Qu'as-tu? Parle-moi! parle-moi donc! dis-moi... que tu m'aimes bien!..

BLANCHE.

Oui mon père! mon bon père! Oui, je vous aime bien!.. (Elle semble saisie de le voir si changé, elle lui écarte les cheveux sur le front et le regarde avec attendrissement jusqu'au fond des yeux, en disant avec une grande tendresse) Mon père!.. (Puis ses yeux tombant sur la lettre qu'elle a dans la main, elle recule avec horreur). Oh!!!

LE DUC, qui la regarde doucement.

Que c'est beau, une belle bonne fille comme toi! et que je suis heureux de l'avoir encore à aimer, quand... (Changeant, de ton brusquement). Car ta mère est morte... — Comme tu lui ressembles! Elle avait ton âge, quand je l'ai connue, ta mère. (Avec un sentiment très-ému). Ta pauvre mère? (A ce mot ainsi prononcé, Blanche se rapproche et le regarde encore longuement avec des

yeux pleins d'amour et de douleur, et, tout à coup, la lettre lui échappant sans qu'elle y prenne garde, elle saisit dans ses deux mains la tête du vieillard, et, comme malgré elle, elle l'embrasse fortement, puis ses yeux se relevant sur Emmanuel, elle revient à lui en disant.

BLANCHE

Je ne peux pas... non! je ne peux pas le croire coupable.

LE DUC, qui a relevé la lettre tombée près de lui.

Qu'est-ce que cela ?.. tiens!.. Mon écriture!..

BLANCHE ET EMMANUEL, se serrant l'un contre l'autre dans le même sentiment d'épouvante.

Dieux!..

LE DUC, après avoir lu tout bas et avec un sourire navrant.

Ah!.. c'est une lettre que j'ai écrite à la duchesse...

BLANCHE, avec un cri.

A la duchesse!

LE DUC, doucement et tristement.

Oui! (Se souvenant peu à peu). Oui!.. j'aimais déjà trop Marie, Diane, veux-je dire, et la duchesse, dans une heure de jalousie... — Hélas, trop juste! — La duchesse voulait la congédier... Je m'y opposais, moi! Enfin à la suite d'une altercation trop vive... (S'interrompant.) Comme on regrette ces jours-là quand il est trop tard!.. J'étais parti pour notre terre de Blamont; là, seul avec mes souvenirs de tant d'années heureuses, dans un instant de raison, de repentir, j'écrivis cette lettre... Oui, celle-ci... à ma chère Christine.

BLANCHE, palpitante.

A ma mère!

LE DUC, en regardant la lettre ouverte.

Chère femme!.. C'était bien mon cœur qui te parlait! (Il rit en souriant tristement). « Vous ne me reprocherez plus mes » hésitations, ma bien-aimée! Ce « oui » oui si terrible à » prononcer, je vous l'écris... »

BLANCHE, à part.

Mon Dieu!

LE DUC, continuant.

« Quel crime pourtant que de sacrifier cette douce créature qui m'aimait et qui t'aime aussi. » (S'interrompant). Elle était malade, alors, la pauvre Diane! mais la duchesse aussi souffrait. (Reprenant.) « Mais il s'agit de ton bonheur!.. » Pas de regrets! je n'aime que toi!.. Je veux qu'il n'y ait plus rien ni personne entre nous. »

EMMANUEL, avec fièvre.

Cette lettre, M. le duc, n'a pas été écrite à mademoiselle d'Hauberteuil?

LE DUC, sans lui répondre.

Mes yeux s'en vont, ma fille... Lis donc, toi!..

BLANCHE, lisant d'une voix tremblante.

« Que ce que tu as voulu se fasse promptement! et surtout en dehors de moi. Tu as à toi une personne dont tu es sûre. »

LE DUC, interrompant.

Colette, qu'elle voulait rappeler ici...

BLANCHE, va continuer, mais on voit qu'assez convaincue elle y renonce; elle laisse tomber la lettre, les mains jointes, regardant le duc et suffoquant.

Mon père!.. Mon père!.. Ah! vous m'avez rendu des larmes... je peux pleurer, je pleure... Merci!

Elle sanglote.

EMMANUEL, saisi.

Ce n'est pas à mademoiselle d'Hauberteuil que vous avez écrit cette lettre!!!

LE DUC.

C'est à la duchesse, vous dis-je! ne m'entendez-vous pas? (A Blanche.) Je te ferai voir sa réponse, ma fille; une généreuse lettre que je relis souvent... Elle me pardonne, elle me rappelle, elle veut garder Diane... Pourquoi, pleures-tu, ma fille?... (A Emmanuel.) Pourquoi me regardez-vous ainsi, vous? et pourquoi demandiez-vous si c'est à mademoiselle d'Hauberteuil que cette... (Songeant). Mademoiselle d'Hauberteuil... peut-être coupable... m'avez-vous dit!.. (Après un silence, il reprend vivement la lettre, la relit, se rend compte, regarde l'un après l'autre Emmanuel et Blanche et s'arrêtant à elle qui plie sans son regard, il dit d'une voix terrible : Vous avez soupçonné votre père!

BLANCHE, éperdue.

Non! non!

LE DUC, avec toute sa force revenue.

L'as-tu entendu, mère de mes enfants! Et sais-tu de quel crime ils ont pu me croire coupable!..

EMMANUEL, voulant le calmer.

Monsieur le duc!

LE DUC, sans rien entendre.

Ranime-toi, duchesse de Novailles! sors de ta tombe, viens me défendre; viens te joindre à moi... Je vais maudire.

BLANCHE, à genoux.

Grâce!

LE DUC, chancelant tout à coup.

Maudire! maudire! moi!!! Non! jamais! Ce soupçon épouvantable, c'est mon châtement! Je l'ai mérité (il retombe assis cachant son visage dans ses mains.)

EMMANUEL, à part.

Innocent! .

BLANCHE, au duc, écartant ses mains, le couvrant de baisers, de caresses et de larmes.

Mon père, mon bon père!..

LE DUC.

Oui! je l'ai mérité! car j'ai menti à mes serments, j'ai encore aimé Diane, je le lui ai dit! Hier... hier encore!.. je voulais l'épouser! Oubliant mes enfants, oubliant leur mère... que je ne verrai plus, qui ne m'aimera plus, qui ne me pardonnera plus.

EMMANUEL.

Il faut la venger, M. le duc.

LE DUC.

Pardonnez-moi, vous qui me restez! Pardonnez-moi, mes enfants! A moi, mes enfants! A moi!..

Il retombe épuisé.

LA VOIX D'OCTAVE.

Les voici, mon père (La porte de gauche s'ouvre. Octave fait passer Diane devant lui en disant) : Les voici tous.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, OCTAVE ET DIANE

BLANCHE, se mettant devant le duc, à Diane qui s'avance vers lui.
N'approchez pas, Madame!

OCTAVE.

Que signifie! — Diane n'est-elle pas déjà de notre famille?

BLANCHE, indignée.

De notre famille!

OCTAVE, avec colère.

Blanche! (Se contenant). Blanche, là, tout à l'heure, en déclarant que personne ne devait être soupçonné, vous avez dit qu'il n'existait rien qui ne fût à l'honneur de mademoiselle d'Hauberteuil!

BLANCHE, se troublant.

Tout à l'heure! tout à l'heure... J'avais cru... Non! je pensais... je... (A elle-même, à part, en regardant le duc et en baissant la tête. O mon père, pardonne-moi!

OCTAVE, après l'avoir regardée un court instant en silence.

M. le duc, vous aviez jugé vous-même mademoiselle d'Hauberteuil digne de porter votre nom : ce nom, elle le portera.

BLANCHE, se redressant.

Et moi, je ne verrai pas le plus inouï des sacrilèges!..

OCTAVE, s'animant.

Ma sœur, vous oubliez que, comme mon père, je suis ici chez moi!

BLANCHE, sans s'arrêter.

Notre père non plus n'assistera pas à cette horrible profanation. (Au duc.) Vous ne pourrez me laisser partir seule, mon père, et vous ne pouvez plus rester ici! Venez! fuyez cette femme! Elle serait trop tôt duchesse si vous restiez ici!..

DIANE, révoltée.

M. de Kéral, vous m'avez promis de me trouver un refuge!.. Emmenez-moi!

EMMANUEL, sans lui répondre, à Blanche.

Calmez-vous! M. le duc, Octave! Au nom de celle... qui n'est plus, écoutez-moi!

OCTAVE, résolu.

Non! je n'écoute plus rien!

LE DUC.

Octave!

EMMANUEL, à demi-voix.

Octave, vous êtes un fou aveugle.

OCTAVE, emporté.

Non! plus rien! je ne sacrifierai pas mon bonheur à tant de haine!

DIANE, comme si elle voulait fuir.

Adieu, Octave !

OCTAVE, la retenant.

Restez ! je le veux !

BLANCHE, avec désespoir.

C'est à nous de partir ! Venez mon père... (Faisant un pas vers la porte et se retournant vers Diane.) Je vous semble vaincue, Madame ; mais je le jure par la justice de Dieu qui se réveillera, vous ne porterez pas le nom des Novailles... Adieu !

Elle sort, appuyée sur Emmanuel. Diane va au duc qui a laissé tomber sa tête sur sa poitrine. Octave se détourne pour ne pas voir partir sa sœur. — Tableau.

Le rideau baisse.

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME TABLEAU

La Nuit du mariage

Un grand salon de vieille architecture. Portes latérales, ouvrant sur d'autres salons, et au fond, grandes baies ouvertes sur des jardins. — C'est la nuit; beaucoup de lumière, grand lustre ancien; girandoles, torchères, etc. Dans le jardin, les étoiles scintillant à la cime des arbres éclairent l'obscurité douce d'une belle nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, INVITÉS.

Au lever du rideau, le chevalier, assis près d'un guéridon où, sur un plateau, il y a un facon et un verre, lit la *Quotidienne* — Des invités des deux sexes forment différents groupes, assis, debout, ou circulant dans les salons et dans le jardin. — Quelques hommes portent l'épée. Des domestiques vont et viennent. — L'orchestre joue encore quelques instants après le lever du rideau.

LE CHEVALIER, à lui-même en regardant sa montre.

..... Et dans une heure mademoiselle d'Hauberteuil sera marquise de Blamont... Car rien n'a pu empêcher ce mariage... Octave a fait du duc tout ce qu'il a voulu... Il s'est refusé à voir sa sœur et son ami Emmanuël Il a retiré Diane du couvent, et tout à l'heure, après le mariage civil, la cérémonie religieuse aura lieu ici-même. (Regardant le fond.) Là, dans la chapelle!... (Il boit.) Et comme, étant de la famille, j'en serai toujours, et comme le madère est excellent dans la famille. (Il boit encore.) Il faut bien que je sois là!... Après tout, j'ai fini par trouver que Blanche avait tort, moi, comme aussi M. de Kéral, de vouloir un procès... impossible!... Mademoiselle d'Hauberteuil est une jeune personne fort intéressante, et... (Tout en parlant il a repris son journal et il le parcourt) : « Euh! euh! euh!... Faits divers... Départements... » Euh! euh! euh! » (Brisquement). Tiens! Comme il y a des mots qui vous tirent les yeux! (Lisant.) « Brest! — Rien de

» nouveau sur l'évasion du Mangeur de Fer. On sait que ce
 » misérable s'était jeté à la mer, mais le signal étant donné
 » avant qu'il fût hors d'atteinte il reçut un coup de feu ! Les
 » gardes qui le poursuivaient ont dit qu'un instant l'eau
 » avait pris une teinte rouge à la place où on l'avait vu dis-
 » paraître, et qu'il avait dû être mortellement atteint ; on
 » peut donc espérer être délivré de ce misérable Mangeur
 » de Fer. » (Parlé). Ah ! tant mieux ! (Il pose le journal et se lève
 en disant). Ah ! mais !.. ah ! mais. Je vais me coucher bien
 tard !

Un déplacement s'est fait dans le salon, un groupe en se levant a laissé voir alors un invité assis de façon à tourner le dos au public. Le chevalier passant auprès de lui, lui dit en lui montrant le fond :) Une belle nuit, Monsieur ! (L'invité ne répond pas, se lève, s'incline devant le chevalier, et va s'asseoir plus loin, toujours de façon à n'être pas vu du public. Le chevalier saluant aussi.) Monsieur !.. (A lui-même). Ce n'est pas un causeur fatigant !

SCÈNE II

LES MÊMES, OCTAVE ET DIANE, puis UN DOMESTIQUE.

OCTAVE, à Diane, appuyée sur son bras.

Diane, vous ne me répondez plus... Qu'avez-vous ?

DIANE.

Rien ! Qu'un bonheur si grand... qu'il m'accable.

OCTAVE, souriant.

Reprenez des forces (Il la fait asseoir et se retourne vers les invités qui se sont approchés.)

DIANE, laissée un peu à elle-même et après avoir répondu
 aux salutations qui l'accueillent.

M'y voilà donc !.. — Belle, riche, honorée ! marquise de Blamont, et bientôt... duchesse de Novailles ! (En regardant Octave.) Mais que c'est peu, tout cela, au moment où je touche à cette ivresse sans nom : appartenir à l'homme qu'on adore !!! Qu'ai-je donc pourtant ? Pourquoi cet abattement en moi !.. Ah !.. c'est qu'une fois au but les forces se détendent, et... ce que j'ai accompli, moi, c'est effrayant !.. Un effort de plus, je ne le ferais pas peut-être !.. Heureusement, j'ai atteint le sommet rêvé !..

LE CHEVALIER.

Eh bien ! mon cher Octave, je crois que voici l'heure...

OCTAVE.

Oui, mais je ne vois pas mon père...

LE CHEVALIER.

M. le duc attend M. le marquis dans la chapelle. Partons!

OCTAVE.

Partons!... votre main, ma belle fiancée?

DIANE.

La voici, Octave. (Plus bas, tendrement.) Avec ma vie!

Elle ramène son voile sur son visage, et donne la main à Octave. Les invités se disposent à leur faire cortège. Les cloches commencent à tinter et au fond des jardins, entre les arbres, les vitraux de la chapelle s'allument. Au dehors, de chaque côté de la baie du milieu, les valets de pied forment une haie en tenant des flambeaux.

LE CHEVALIER, touchant à l'épaule légèrement l'invité silencieux, qui n'a pas changé d'attitude.

Monsieur, vous voyez on se rend...

L'invité fait un signe d'assentiment et reste assis. — Le chevalier fait un geste de mécontentement et se mêle aux invités. On va partir.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte d'Hauberteuil!

Tout le monde s'arrête. Étonnement.

L'INVITÉ, se retournant alors et à lui-même.

Enfin!

Le public reconnaît M. Roch. Mais celui-ci se tient hors de vue et disparaît bientôt dans le jardin. On voit paraître un très-jeune vieillard habillé richement sous une ample douillette de soie ponceau. On remarquera en lui les plus grandes manières.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE D'HAUBERTEUIL, puis EMMANUEL,
puis BLANCHE.

DIANE.

Quel est cet homme?

LE COMTE, se redressant un peu.

Cet homme!... Votre premier mot n'est pas aimable, mon enfant! Vous n'accueillez pas bien un vieillard qui a fait des milliers de lieues pour retrouver le dernier rejeton de sa famille!... Cet homme! c'est Georges-Noël-Gontran du Harnaud, comte d'Hauberteuil, séparé des siens en thermidor et forcé de fuir en Angleterre tandis que ses enfants gagnaient l'Allemagne... Cet homme, c'est le père de votre père.

DIANE.

Monsieur... (A part, avec doute.) Un d'Hauberteuil!...

OCTAVE, sautant.

Monsieur le comte est le très-bien venu.

LE COMTE.

Merci, marquis! car vous êtes le marquis Octave de Blamont-Novailles, votre courtoisie en fait foi! en montrant aussi votre respect des vieillards... et c'est un quasi-centenaire que vous recevez... Oui, messieurs! je suis de ce monde depuis 1731, moi! et je vivrai un siècle! car... (Il s'approche de Diane.) j'ai bon pied, bon œil!... (Son regard la fait tressaillir.) et j'ai gardé toutes mes dents!

DIANE, balbutiant.

Mais je ne... connaissais pas...

LE COMTE, galement.

Votre grand-père? je le crois bien! et tant mieux pour vous, chère enfant! (La montrant à Octave.) Elle me rappelle beaucoup sa mère, une d'Armaillan-Cypiennes, et elle a tant de nos airs de race que je l'aurais reconnue, je crois! ou! comme je reconnais (Regardant autour de lui.) le baron du Gouastre, et M. de Cœuvres, et cet intrépide chevalier de Saint-Sauveur, ah! ah! ah!...

LE CHEVALIER, riant.

Vraiment! (A part.) Moi, je ne le reconnais pas. Il est parfait du reste! mais que le diable l'emporte! Il nous met en retard!

LE COMTE, tout en regardant Diane.

C'est qu'elle est charmante!... (D'un autre ton) Et je vous apporte mon présent de nocces, ma belle enfant. (A Octave en prenant la main de Diane et l'emmenant un peu à l'écart.) Vous permettez? vous n'êtes pas jaloux!..

LE CHEVALIER, riant.

Ah! quand il y a si longtemps qu'on ne s'est vu!

LE COMTE, il a tiré un érin d'une poche de sa douillette, et de cet érin un collier qu'il lui passe au cou. Parlant à voix basse.

Lanterne magique! (Diane frissonne et le reconnaît.) J'arrive à temps, dis donc!

DIANE, se ranimant.

Que viens-tu faire?

PHÉNIX.

Te rendre veuve.

DIANE.

Oh!

PHÉNIX.

Veux-tu me suivre?

DIANE.

Jamais!

PHÉNIX.

Et si je le tue?

DIANE.

Je t'accuse et je me dénonce!

PHÉNIX.

Malheur à vous deux alors!

DIANE, le retenant.

Et si je te démasque.

PHÉNIX.

Il est trop tard!... Veux-tu me suivre?

DIANE.

Non! mais fais-moi grâce! et je te jure...

PHÉNIX.

Tu parles à un couetaul (reprenant haut.) Ce collier est un bijou indien! (Bas.) Tu ne seras qu'à moi, va! (En revenant à octave.) Tout à fait charmante! Et elle vous aime!... (Avec intensité.) Soyez longtemps heureux.

OCTAVE.

Monsieur le comte!

PHÉNIX, comme épuisé.

Mais... mais... excusez-moi! c'est trop de fatigue pour mon âge!

Il se laisse tomber dans son fauteuil.

LE CHEVALIER ET PLUSIEURS DAMES, entourent Diane.

Le beau collier! Ah! c'est indien! quel éclat! le beau bijou!...

PHÉNIX, à part.

Admirez! complimentez! il y a là un poison sûr... Mais je ne suis pas revenu pour me venger à moitié. (Haut et se levant.) Marquis Octave, mon jeune ami, il faut que je vous fasse aussi mon cadeau de nocces, venez ça!...

Octave se dirige vers lui.

DIANE, s'avançant entre eux.

Octave!

EMMANUEL, qui vient de paraître, la devançant.

Monsieur de Blamont, votre sœur est là.

OCTAVE.

Ma sœur!

LE CHEVALIER.

Blanche!

DIANE.

Mademoiselle de Novailles!...

PHÉNIX, à part, avec rage.

Ah! elle l'aura sauvé.

Il s'assied et écoute, les yeux à demi-fermés.

EMMANUEL, grave et digne, au milieu de l'émotion que son entrée a causée à Octave.

Mademoiselle de Novailles voudrait embrasser son père, et obtenir votre pardon.

OCTAVE.

Ce n'est pas de mon pardon que ma sœur a besoin; mais... (En regardant Diane.) de celui de la marquise de Blamont.

EMMANUEL.

Mademoiselle de Novailles vient aussi demander celui-là.

Sensation.

OCTAVE, courant à lui et lui prenant les mains.

Ah! mon ami!... Rien ne manquera donc à mon bonheur!... Où est-elle, Blanche? où est-elle?...

EMMANUEL.

Elle est là.

Il se dirige vers la porte par laquelle il est entré, tandis que les groupes d'invités s'éloignent un peu par divers côtés, quelques-uns par le jardin. On voit M. Roch passer au fond, regarder Phénix et disparaître.

DIANE, portant involontairement la main à sa poitrine.

Je ne sais ce que j'éprouve... à moi donc, mon énergie!...

LE CHEVALIER, à part.

Encore un retard! (Allant à Phénix et se penchant sur lui.) Monsieur le comte... (Pas de réponse, se relevant et parlant aux autres personnages.) Il dort!...

Il va au-devant de Blanche qui paraît à gauche, appuyée sur Emmanuel, et lui dit tout les quelques mots.

OCTAVE, pendant ce mouvement à Diane.

Diane, qu'avez-vous?

DIANE.

Rien! rien!... mais... (Montrant Blanche qui entre.) Une émotion... bien naturelle!...

BLANCHE, bas à Emmanuel.

Merci! laissez-moi!...

Emmanuel s'éloigne par le jardin avec le chevalier. On les voit çà et là pendant la scène suivante ainsi que les invités.

SCÈNE IV

PHÉNIX, assis et paraissant dormir, OCTAVE, BLANCHE,
DIANE, puis LE DUC, puis EMMANUEL, M. ROCH.

BLANCHE, d'une voix altérée; elle est placée de façon à avoir Phénix
derrière elle.

Octave... mon frère...

La voix lui manque.

OCTAVE.

Blanche, chère sœur, calme-toi! A moi, tu n'as rien à
dire! mais tu as compris, n'est-ce pas, que tu devais quel-
ques paroles à...

Il montre Diane qui, tout oppressée, les yeux à terre, serre sa poitrine
sous ses mains.

BLANCHE. Elle la regarde, rassemble ses forces, lève les yeux au ciel,
puis, va à elle.

Mademoiselle d'Hauberteuil, je m'incline devant vous, et...

DIANE, à part, avec orgueil.

Devant moi! (Haut.) Mademoiselle...

PHÉNIX, à part, admirant Diane.

Ah! quelle femme c'était là!

BLANCHE, se courbant davantage.

Et je vous demande pardon!

OCTAVE, voulant l'arrêter.

C'est assez, Blanche!

BLANCHE.

Non! Laissez-moi dire... tout ce que je me suis juré (avec
résolution): de dire!.. — Ma famille vous a traitée comme un
de ses enfants, Diane! avant que Marie l'orpheline, devint
mademoiselle d'Hauberteuil, ma mère l'aimait déjà, mon
père l'honorait, et tous les deux voulaient pour elle une vie
heureuse. Il ne lui avait fallu pour cela ni trahison, ni
mensonge... C'est vrai, n'est-ce pas?

DIANE, toujours troublée.

C'est vrai...

BLANCHE, s'animant.

Octave devait revenir un jour, et puisque vous étiez des-
tinés à vous aimer, rien n'empêchait cela! vous vous aimiez,
et, comme le voulait ma mère, je vous appelais ma sœur...
un peu plus tôt. Dieu vous protégeait donc, Diane; il vous
menait dans les chemins qui éloignent du mal?...

Elle s'arrête et du regard semble interroger Diane.

DIANE, comme involontairement.

C'est vrai !

BLANCHE.

Et voilà que je vous calomnie moi ! Je vous soupçonne, je vous accuse d'un crime ; et de quel crime !... Le plus odieux de tous ! comme si ce n'en n'était pas aussi le plus inutile ! Est-ce vrai ?

DIANE, d'une voix affaiblie.

Le plus odieux ! le plus inutile ! c'est vrai.

BLANCHE.

Ah ! vous voyez bien que c'est moi qui suis coupable ! je l'avoue ! et j'implore mon pardon !

DIANE, balbutiant.

Mademoiselle, épargnez-nous...

OCTAVE.

Diane, vous souffrez...

DIANE, les mains à sa poitrine.

Non ! je... j'étouffe !

BLANCHE.

Respirez ce façon ! Vous le reconnaissez, n'est-ce pas ! c'est celui de la duchesse, gardez-le !

DIANE.

Ah !

Elle le jette à terre.

OCTAVE.

Que faites-vous donc !... Vous souffrez, vous dis-je !

DIANE.

Moi ! non !.. Si ! je sens sur mon front... une sueur d'agonie.

Elle tombe assise.

PHÉNIX, à part.

Ce n'est plus elle !... Elle a peur...

OCTAVE.

Un médecin !

DIANE, le retenant avec amour.

Non ! ne me quittez pas !...

PHÉNIX, à part.

Comme elle l'aime !...

En ce moment les cloches recommencent à tinter, et l'orgue de la chapelle se fait entendre.

DIANE.

Pourquoi ces cloches ?

BLANCHE.

Elles sonnaient ainsi la nuit où mourut la duchesse.

DIANE, avec égarement.

Elles sonnaient ainsi l...

BLANCHE.

Elles sonnent aujourd'hui pour votre union éternelle avec son fils ! Cela doit lui sourire et réjouir son âme : avec son fils ! Car vous n'êtes pas coupable, n'est-ce pas ? Diane, n'est-ce pas, ma sœur ?...

DIANE.

Ne m'appellez pas votre sœur !

OCTAVE, déjà ébranlé, il attache sur Diane un regard étrange, et pressant son front sous ses mains.

O mon Dieu ! mon Dieu !!!

BLANCHE, poursuivant.

Est-ce que vous auriez jamais voulu un pareil mariage si vous étiez coupable !...

DIANE, se levant.

Assez ! vous me rendez folle ! Coupable, moi !... non ! et je mourrai marquise de Blamont !... Partons, Octave !... et que... ces cloches ?... (Octave reste immobile. Elle fait quelques pas, mais rencontrant le regard de Phénix et retombant.) Ah ! elles sonnent ma mort !

PHÉNIX, bas.

Oui, ingrat ! meurs !

Le duc entre ; il a maintenant les cheveux tout blancs. Il porte l'épée, comme les gentilshommes de la chambre sous Charles X.

BLANCHE, l'apercevant et l'amenant à Diane.

Mon père, bénissez la femme de votre fils !... et priez-la de me faire grâce !... (À Diane.) Diane, ne repoussez pas le baiser de sœur que je vous donne au nom de ma mère... de notre mère !

DIANE, vaincue frissonnante avec un cri terrible.

Taisez-vous !... je l'ai tuée.

LE DUC.

Dieux !

OCTAVE.

Ah !

Phénix s'est levé tout droit. Blanche, épuisée, va tomber dans les bras du duc en regardant son frère. Celui-ci chancelle comme un homme ivre, puis tout à coup il bondit jusqu'au duc, lui arrache son épée et court sur Diane frémissante.

EMMANUEL, qui entre, se jetant devant lui.

Vous ne vous ferez pas justice vous-même ! cette femme appartient à la loi !

LE DUC, arrêtant le bras d'Octave.

Bas l'épée, monsieur.... n'empiétez pas sur l'office du bourreau !

EMMANUEL, répétant, la main étendue sur Diane.

Cette femme appartient à...

DIANE, à voix basse en lui montrant Octave.

A lui.

Et elle court au-devant de l'épée d'Octave, qui s'est dégagé ; mais à peine a-t-elle fait quelques pas, elle tombe à genoux la tête penchée. Octave s'arrête. Emmanuel se penche sur Diane.

EMMANUEL, se relevant.

Elle est morte !

Octave laisse tomber son épée.

PHÉNIX, dépoissant son apparence de vieillard.

Et voilà son complice ! (Au cadavre de Diane.) Je t'avais bien dit que tu ne serais qu'à moi !

M. ROCH, reparaisant et s'approchant de Phénix.

Phénix Porion, ta mort va venger ma fille !

EMMANUEL.

Phénix Porion, votre heure est venue.

PHÉNIX, montrant Diane avec une douleur fauve.

Elle est morte !... Faites de moi ce que vous voudrez !

EMMANUEL, à Blanche.

Elle est morte !... et il se livre lui-même !... Au-dessus de nos justices, il y a Dieu !

FIN